

RE

INV
Ye

INVENTAIRE

Ye 14,238

ALBERT ANGOT

236801

NOS RUINES

Clamabat in deserto.

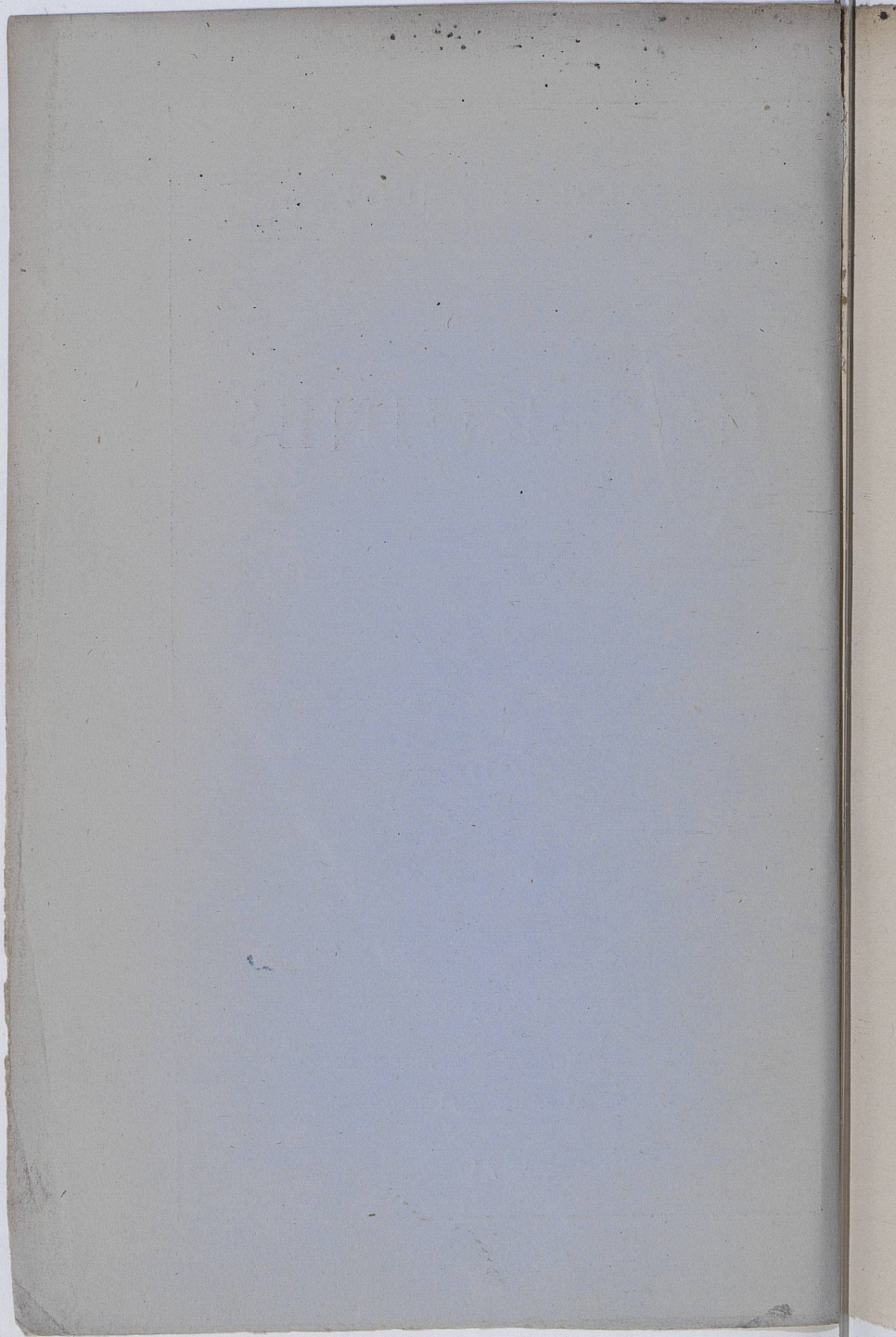


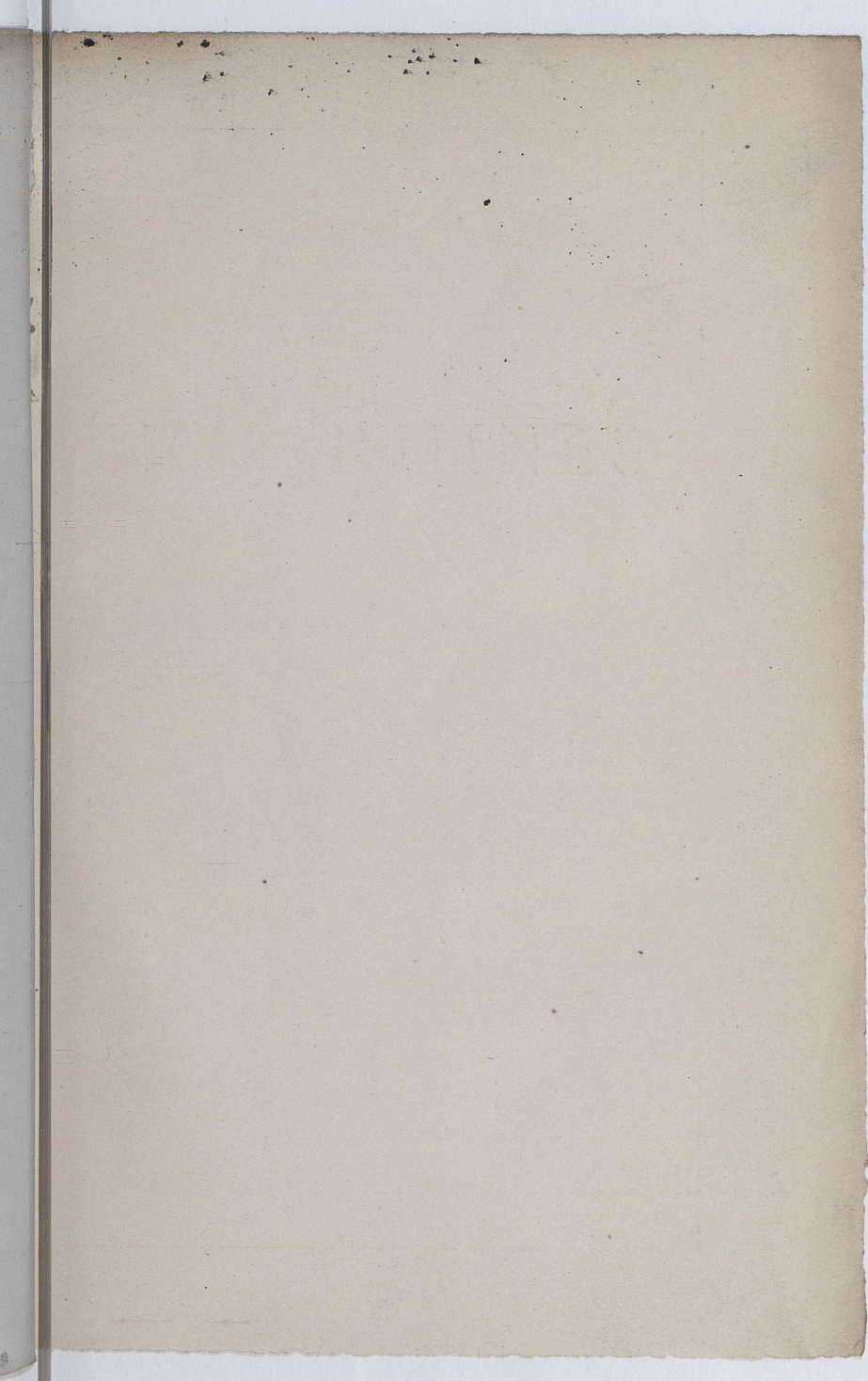
PARIS

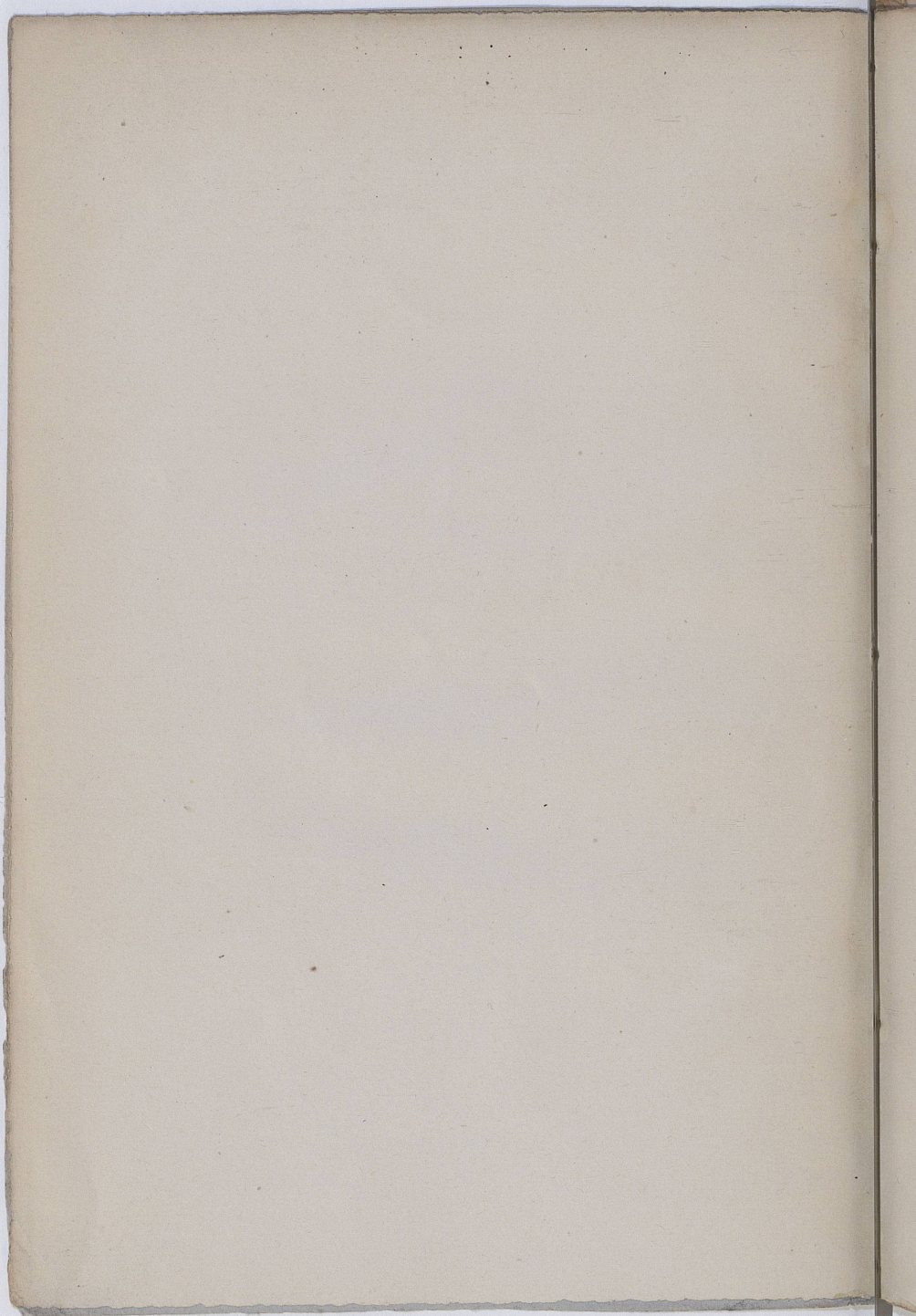
Charles Douniol et C^{ie}, libraires-éditeurs

29, RUE DE TOURNON.

—
1871







NOS RUINES

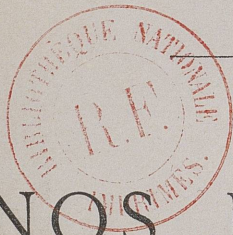
Ye

14238

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

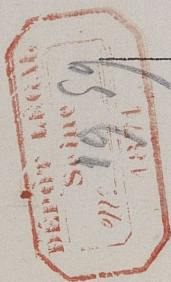


ALBERT ANGOT



NOS RUINES

Clamabat in deserto.



PARIS

Charles Douniol et C^e, libraires-éditeurs

29, RUE DE TOURNON.

—
1871

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1897

1897

1897

1897

1897

PRÉFACE

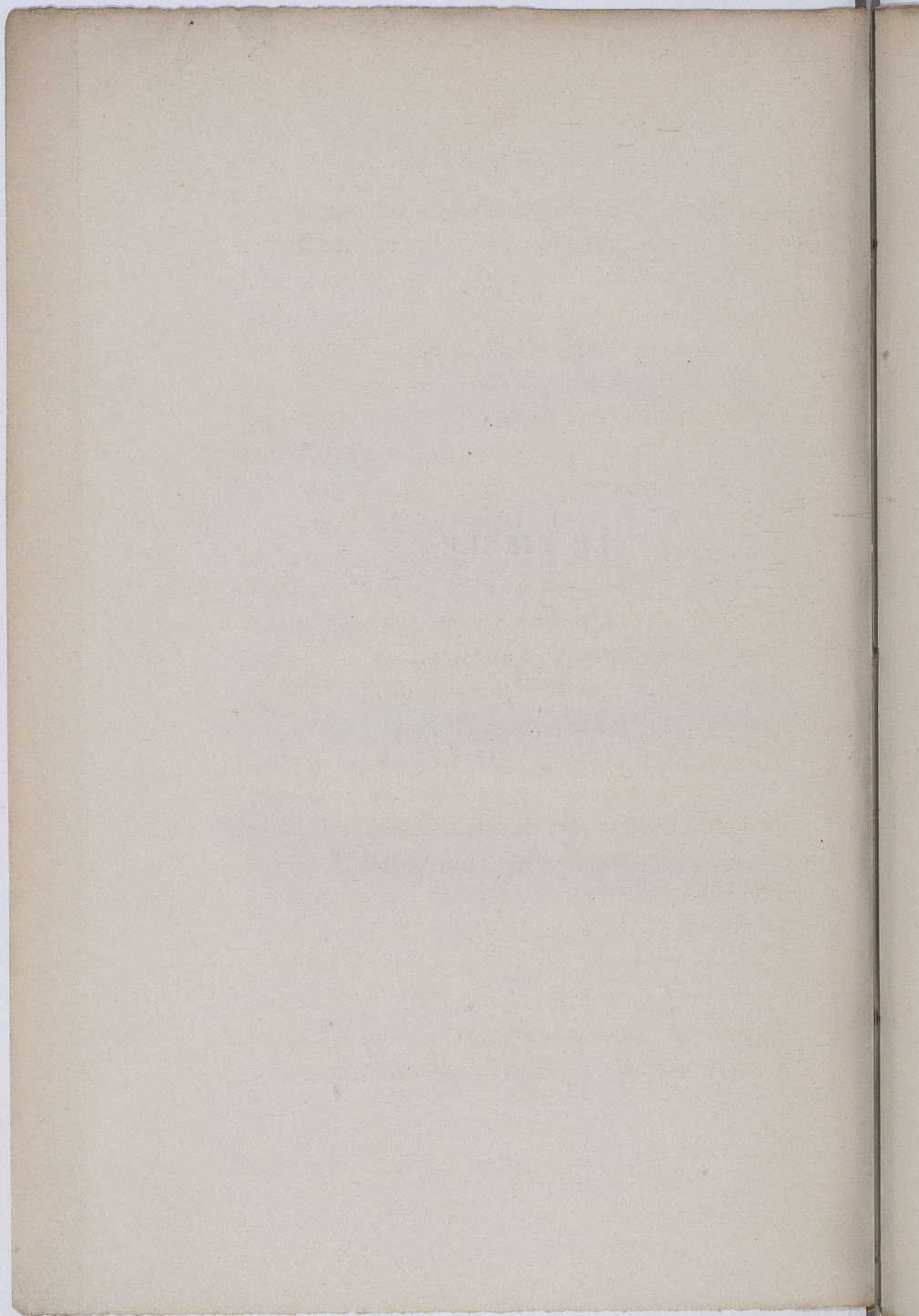
Certains esprits ennemis des préfaces s'étonneront peut-être encore d'en voir une figurer à la tête de ce mince volume de vers. Qu'ils se rassurent : elle ne sera pas aussi longue que la préface de *Cromwell* ou de *Mademoiselle de Maupin*. Ils ne la jugeront point non plus inutile, s'ils veulent bien parcourir d'un coup-d'œil les poésies qui composent ce petit livre.

Le temps où nous vivons est, sans contredit, fertile en événements historiques. Par suite de causes multiples, notre gloire militaire a subi une rude atteinte, notre territoire a été amoindri, et une révolution criminelle, née des aspirations jalouses d'une minorité factieuse, est venue apporter son contingent de douleurs aux angoisses patriotiques dont nous souffrions.

Comme tout vrai Français, j'ai ressenti une vive blessure le jour où les défaites de Wissembourg, Sedan et le Mans ont été annoncées au pays. La guerre avait été déclarée sous de sinistres auspices; nos pressentiments ont été malheureusement dépassés. Une lutte inégale, une paix bien dure, une guerre sociale implacable ont été l'origine de mes inspirations poétiques. Chaque jour est venu, pour ainsi dire, me dicter un nouvel accent dont je faisais part à mes amis. C'est sur leurs sollicitations que ces modestes compositions sont confiées à l'impression. Je cède à ce conseil qui n'a jamais manqué d'être agréable à un rimeur; mais je ne m'abuse point sur le mérite de cette œuvre qui n'a d'ailleurs point d'autre prétention que d'être l'écho de la pensée des honnêtes gens.

Que la critique compte les césures plus ou moins défectueuses, les vers boiteux ou mal rimés, l'auteur les lui abandonne sans aucune autre apologie.

LE SIECLE



LE SIECLE

PRELUDE

Ce Siècle dégénère, un vil instinct le mène;
En maîtresse partout règne la passion :
Prolétaire, bourgeois, ministre, capitaine,
Chacun veut obéir à son ambition.

*

Pareille à l'édifice aux colonnes usées,
La société tremble à l'haleine du vent;
Ses plus fermes piliers étaient nos mœurs passées :
Le respect du foyer par le père et l'enfant.

*

Comme un Soleil d'hiver, derrière une ruine,
Baissant son pâle front au lointain horizon,

Le flambeau de la foi d'heure en heure décline
Et cache sa lueur derrière la Raison.

*

Partout, dans les cités, et dans les solitudes,
On sent régner dans l'air un souffle empoisonné.
Dans l'esprit corrompu des âpres multitudes,
Dieu, respect et devoir, tout est déraciné.

*

L'ouragan a passé sur les têtes humaines;
C'est l'ouragan du doute et de l'impiété :
Il a semé partout de détestables graines,
Et par lui le bon grain, hélas ! est emporté.

*

L'Avenir est un gouffre : il donne le vertige ;
Quand sur son fond béant on se penche pour voir,
On recule effaré : le regard qui s'afflige
N'a vu qu'un lit fangeux où sommeille un flot noir.

*

Comme un vaste Océan sur ses immenses plages,
Aujourd'hui nous voyons avec impunité
La Licence monter d'étages en étages,
Et noyer dans ses flots l'Auguste Liberté.

Autrefois les penseurs et les puissants poètes
Voyaient dans notre peuple un généreux lion,
A la fauve crinière, à l'œil plein de tempêtes,
Fier après le combat, accessible au pardon.

*

Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un tigre sanguinaire
Egorgeant à plaisir les troupeaux qu'il atteint,
Jusqu'à ce qu'épuisé de rage et de colère,
Malgré lui, le sommeil ferme son œil éteint.

*

Voilà quel est le peuple ; et l'émeute grondante,
Au bruit le plus léger sait bien se réveiller.
Chez celui qui vous tend une main implorante,
On voit les yeux reluire et la haine briller.

*

Que m'importent les Arts et la Vapeur ardente !
Qu'importent le progrès, les éléments domptés,
Si le Sombre Avenir sans cesse m'épouvante,
Si mes fils doivent voir des jours plus attristés ;

*

Si, malgré leurs efforts, ma France est abaissée
Par de fiers ennemis et la corruption,

Si de lâches tyrans sur sa tête brisée,
Peuple ou bien empereur, sèment la trahison !

*

Que ne puis-je, mon Dieu ! moi, le pauvre poète,
Comme autrefois Hugo, comme Goëthe et Schiller,
Attacher à mon luth, comme un signe de fête,
En saluant ce Siècle un léger rameau vert !

*

Que ne puis-je, en mes chants, ramener l'espérance,
Annoncer des beaux jours dorés par le Soleil,
Un Avenir nouveau pour notre noble France,
Pour la Société le moment du réveil !

*

Travaillons ! C'est le mot, si j'ai bonne mémoire,
Que répétait jadis un empereur romain,
Fier du bonheur de tous, amoureux de la gloire ;
Que ce mot nous rallie à l'instant et demain.

*

Travaillons, travaillons à réformer les âmes,
Malgré la calomnie, et malgré les dédains.
Que la foi dans les cœurs porte ses saintes flammes,
Et nous verrons meilleurs tous les tristes humains.

Rappelons le respect, l'amour de la famille
Dans la terre d'exil aujourd'hui gémissants.
Disons que c'est le phare en la nuit qui scintille
Pour guider vers le port et montrer les brisants.

*

Unissons pour couvrir ces vivifiants germes
Tous les cœurs vertueux, tous les cœurs inspirés,
Tous les cœurs vraiment purs, tous les cœurs vraiment fermes,
Par les rayons divins dans ce siècle éclairés.

*

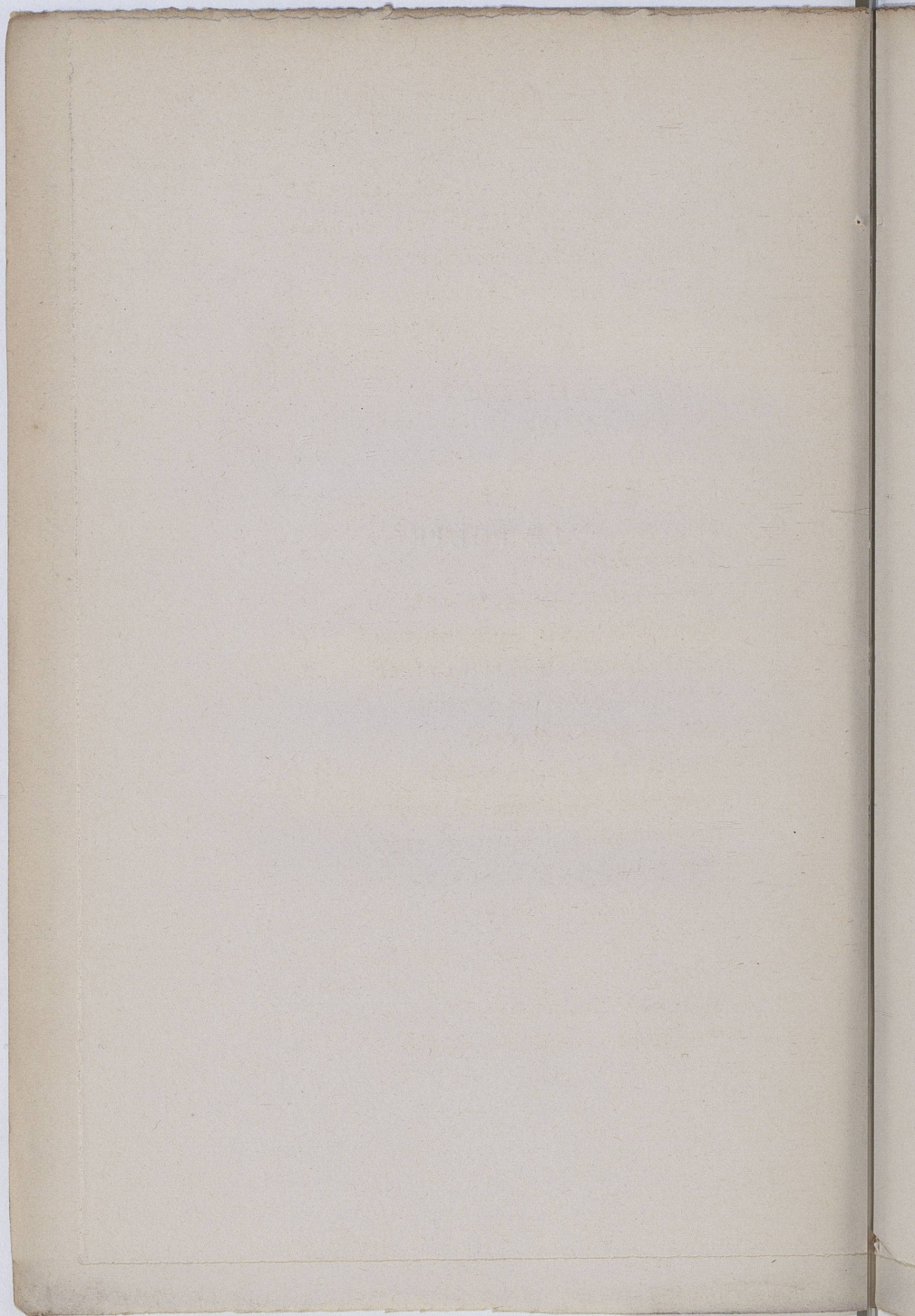
La main à l'œuvre, amis...! Ramons avec courage
Pour conduire la nef portant la vérité
Sur les flots de la foule et l'ancrer au rivage,
Et verser ses trésors à la Société.

It is a great pleasure to receive your letter of the 11th inst. and to learn that you are still in the land of the living. I am sure that you are well and happy. I am sure that you are well and happy.

I am sure that you are well and happy. I am sure that you are well and happy. I am sure that you are well and happy. I am sure that you are well and happy.

I am sure that you are well and happy. I am sure that you are well and happy. I am sure that you are well and happy. I am sure that you are well and happy.

LE POËTE



LE POÈTE

Pourquoi, dis, ma Muse chérie,
Entendons-nous tes détracteurs,
Troupe sans nom, dans leurs furie,
Contre toi vomir leurs clameurs?
Quel est ton crime, ô toi, la fée,
De gloire et de grâce parée,
Toi, la Sirène diaprée,
Toi, la reine, toi, la beauté?
Ton front est-il dans un nuage?
Se pourrait-il qu'un triste orage
Eût assombri ton beau visage
Jadis rayonnant de clarté?

*

Eh! quoi! Des lys blancs et des roses
Ton front serait-il dépouillé?

Au contact des humaines choses
Ton chaste sein s'est-il souillé?
Ainsi qu'une épouse adultère
Profane un soir avec mystère
Le domestique sanctuaire,
Brûlant d'un impudique feu,
Aurais-tu donc, belle prêtresse,
Dans le délire de l'ivresse
Sali la fleur de ta jeunesse
Au peuple, dans un mauvais lieu?

*

As-tu flatté la multitude,
Ou les rois, ces autres tyrans?
La Loi dont tu fis ton étude
Est-elle oubliée en tes chants?
As-tu donc sur ton luth profane
Promené ton doigt diaphane
Pour célébrer la courtisane,
Ce tombeau vivant de l'honneur?
As-tu dans des accords infâmes
Blasphémé l'amour et ses flammes
Et fait monter au front des femmes
Comme un flot brûlant de rougeur?

*

Mais non. — Ta voix enchanteresse
Qui résonne en si purs accords
A chanté l'amour, son ivresse,
Et ses mystérieux transports;
Mais jamais une plume impie
N'a fait vibrer ton harmonie,
La langue pure du génie,
Pour chanter de honteux exploits.
Jamais dans sa fureur obscène
Ta lyre que la muse entraîne
Au frais vallon de l'Hippocrène
Ne vanta le mépris des lois.

*

Silence à tous ces vains blasphêmes!
La lyre est mère des vertus;
Et toi, Calomnie, aux yeux blêmes,
Baisse tes regards confondus.
Jusques à quand, monstre farouche,
Flétrissant tout ce qui te touche,
Les affreux poisons de ta bouche
Noirciront-ils les innocents?
Ah! que ne puis-je, en ma colère,
Des héros, vengeur tutélaire,
Broyer ta tête de vipère
Hideuse, — et lui briser les dents?

Hélas ! voici quel est le crime
Caché dans le fond de mon cœur :
Souvent je chantai la victime
Et fis pâlir son oppresseur ;
Et souvent ma voix irritée,
Ma plume dans le fiel trempée
Plus implacable qu'une épée
A flétri de honteux forfaits.
Je pleure avec l'homme qui pleure,
Mon cœur l'accompagne à toute heure ;
Mais sur la royale demeure
Je sculptai : « — Tyran, je te hais. — »

*

Je voudrais de la tyrannie
Ecraser l'œuf sous mon talon,
Et voilà pourquoi, Calomnie,
Sur moi tu baves ton poison.
Mais tant que des hommes infâmes
Dont je découvrirai les âmes
Ourdiront de perfides trames
Pour masquer leur ambition,
(Et que m'importe si j'échoue)
Au peuple qu'il exalte et loue
Je dirai : — « Cet homme te joue
Et ne sert que sa passion. — »

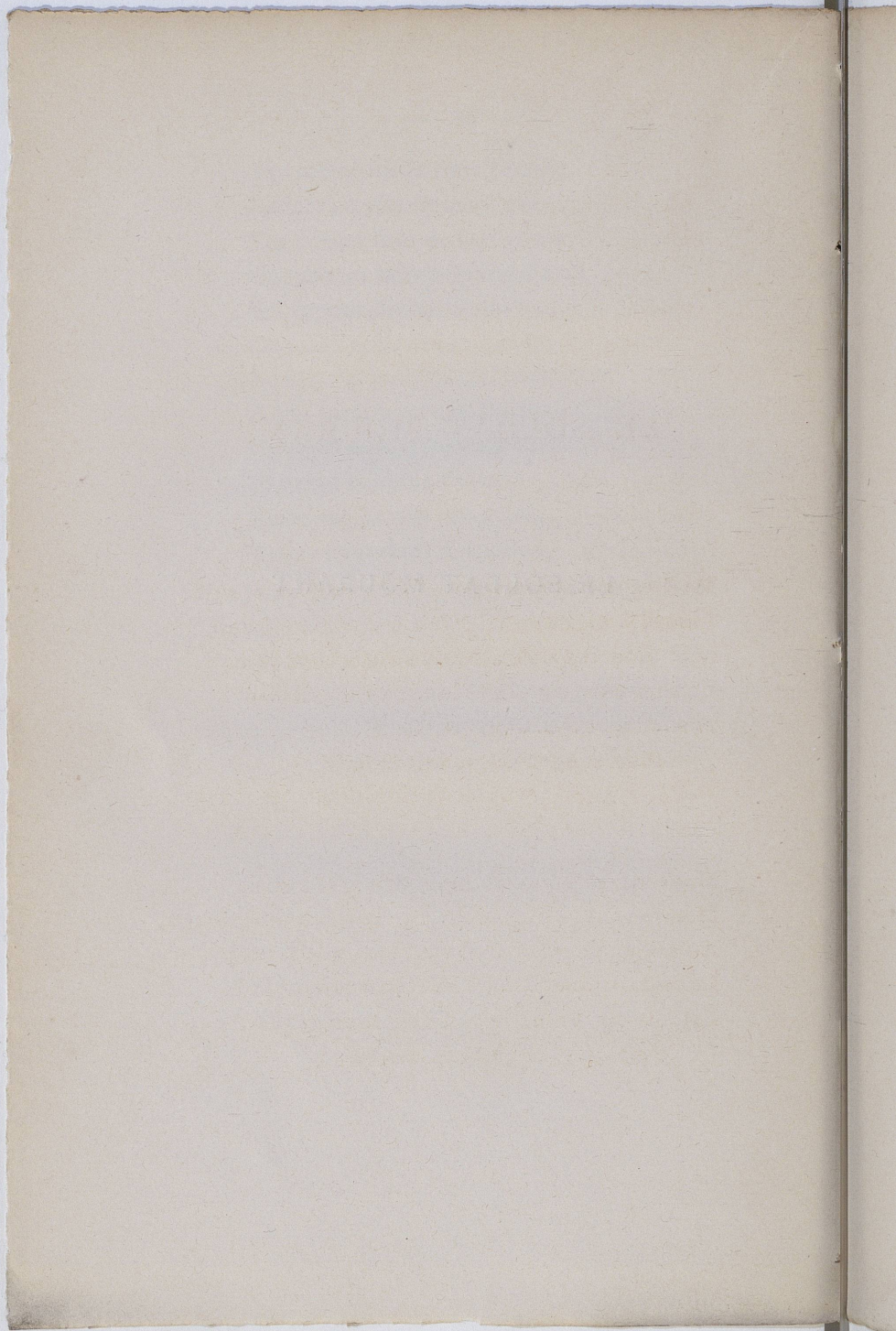
Quand le Passé s'écroule et sombre
Au choc des révolutions,
Je suis le fanal qui dans l'ombre
Luit brillant sur les nations.
Sentinelle d'un peuple brave,
Ma voix rugit : « — Honte à l'esclave! — »
Ma colère est comme une lave
Ou bien l'Océan irrité;
Mais que le tigre populaire
Montre sa fureur sanguinaire
Je l'accule dans sa tanière
Au cri : « — Vive la Liberté! — »

*

Je brûle la langue qui flatte,
Et celui qui reçoit l'encens;
J'attache un infâme stigmat
A l'épaule des courtisans.
J'ôte leur fard et leurs peintures;
J'arrache leurs vaines dorures,
Et mets à nu les pourritures
Qui gangrènent ces contrefaits.
Je découvre leurs artifices,
Je palpe un à un tous leurs vices,
Et j'exulte de leurs supplices :
Voilà mes uniques forfaits.

Sur mon luth la rime pressée
Reflète en son diamant pur
Les nobles feux de la Pensée
Comme un miroir le ciel d'azur.
Ses rayons divins illuminent
De leurs splendeurs qui les fascinent
Au loin les peuples qui cheminent
A pas tardifs vers la Raison.
Ouvrant mon aîle lumineuse
Je brave la haine hideuse
Porté sur la nue orageuse,
Trône étincelant d'Apollon.

LE SOLDAT MOURANT



LE SOLDAT MOURANT

Ma blessure est mortelle... Oh! je respire à peine;
Je sens la vie en moi s'enfuir à chaque haleine,
Mon sang ruisselle à flots; bientôt il va tarir.
En sons entrecoupés le bronze des batailles
M'annonce à chaque instant l'heure des funérailles :
Pitié, mon Dieu, je vais mourir.

*

Mourons, puisque ma mort a servi la Patrie,
Mourons...! — Si quelque jour la voit tomber flétrie,
Au milieu du combat, il vaut bien mieux périr.
Le soldat qui succombe au trépas faisant face
Est, dit-on, un héros qui doit avoir sa place
Près du plus glorieux martyr.

« En avant...! » j'ai toujours redit ce mot suprême;
« En avant...! » je criais encore au moment même,
Où cette ballé au sein, ici, m'a renversé;
Mais chaque camarade en chargeant avec rage
Poussait aussi ce cri qui donne du courage,
Et tombait, ou mort, ou blessé.

*

Ah! que font les amis, pendant qu'ici j'expire?
Comme eux, malgré mes maux ardemment je désire
Contempler le drapeau fixé sur ces hauteurs.
D'ici je ne vois rien, rien qu'horreur et carnage,
Mais plus loin les canons poursuivent leur ouvrage:
Oh! les Français sont-ils vainqueurs!

*

Cruelle incertitude...! Aurons-nous la victoire?
Oui, je veux bien mourir, mais mourir dans la gloire,
Les larmes dans les yeux, mais l'orgueil dans le cœur.
Je veux que le Français vienne creuser ma tombe,
Et dise en soupirant: « — Encore un qui succombe,
« Encore un qui nous fait honneur! — »

*

Oh! je ne saurai point le succès de la France;
Mon sang qui coule à flots m'enlève l'espérance

De voir l'ennemi fuir, à la fin du combat.
La mort veut me ravir cette suprême joie ;
Elle fond sur mon cœur, comme un oiseau de proie
Sur une colombe s'abat.

*

Oh ! j'étouffe.. ! Mon Dieu, le tombeau m'épouvante.
Je regrette la terre où je plantais ma tente,
Cette terre bien dure, où j'ai dormi souvent.
O mes pauvres parents, ma vie est épuisée ;
Que ma place au foyer, chez nous, soit effacée,
Vous ne verrez plus votre enfant.

*

Je ne baiserais plus, tout rempli de tendresse,
Vos cheveux argentés par l'âge et la tristesse,
Ainsi que je le fis, au jour de nos adieux.
Aux amis qui viendront vous parler d'espérance,
Vous ne répondrez que par un morne silence,
Que par des larmes dans vos yeux.

*

Je reviendrai, disais-je, à toi, ma fiancée ;
Nous oublierons un jour notre peine passée ;
Mes baisers, au retour, sauront sécher tes pleurs.
Menteuse illusion.. ! A l'autel de la Vierge,

Ma pauvre amie, en vain tu porteras un cierge
Et le fardeau de tes douleurs..!

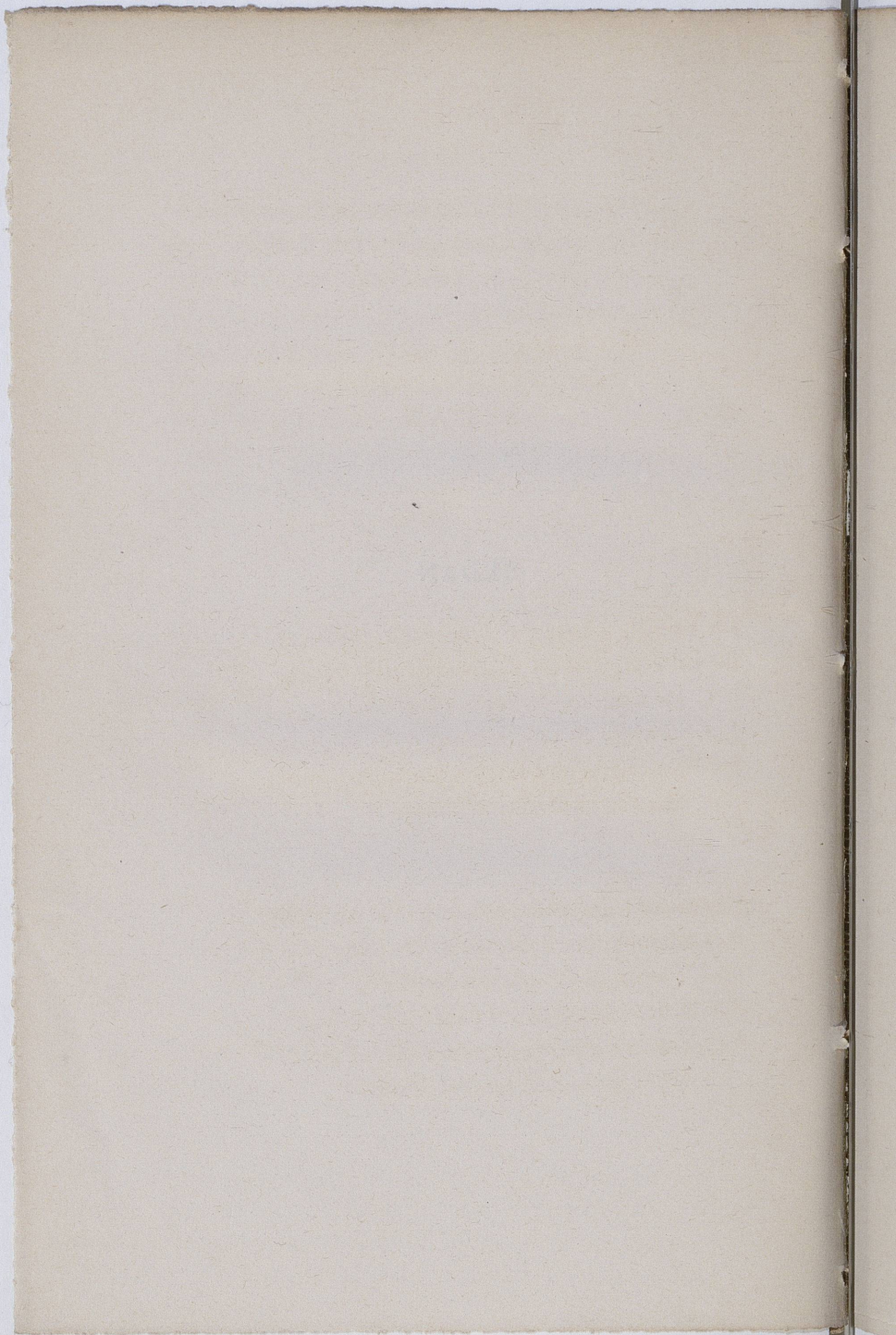
*

Je ne te verrai plus..! Modère ta tristesse ;
De mes parents chéris console la vieillesse.
Dis-leur que je suis mort en répétant leur nom ;
Conserve dans ton cœur l'écho de ma pensée,
Comme une douce essence dans un vase versée,
Ou comme un ineffable son.

*

Conserve.... mais la mort alourdit ma paupière ;
Je ne puis supporter l'éclat de la lumière.
J'agonise... mon Dieu, veuillez me secourir.
Oh! veuillez abrégér ma suprême torture!
Oh! plus vite épuisez le sang de ma blessure,
Et daignez me faire mourir.

SEDAN



SEDAN

I

La bataille a duré trois mortelles journées.
Le sol est parsemé d'armes abandonnées,
De casques, de képis sanglants.
Les cadavres en tas s'élèvent dans la plaine ;
Le Français expiré serrant son arme vaine,
Menace encor les Allemands.

*

Là, ce sont des affûts brisés par la mitraille,
Des caissons, des boulets ; là, des pans de muraille
Troués ainsi que des haillons.
Par là des cavaliers ont passé par nuées ;
Leurs troupes par la mort en vain diminuées
Chargeaient ici les bataillons.

En braves ils sont morts, au trépas faisant face,
Raillant les biscaïens qui trouaient leur cuirasse
Et faussaient leur casque d'acier.
Un blessé çà et là par instant se redresse,
Au ciel levant les mains en signe de détresse;
Plus loin meurt un pauvre coursier.

II

Empereur, que fais-tu, pendant que ton armée,
Comme l'or d'un prodigue, à terre, est là semée,
A Sedan, au sein des sillons?
Songes-tu que la France, en son courroux bien juste,
Demain va s'écrier, comme autrefois Auguste :
« — Varus, rends-moi mes légions !

*

Rends-moi mon maréchal sans reproche et sans crainte,
Qui maudissait son sort, et subissait sans plainte
Tes plans absurdes de combat !
Rends-moi mes vieux dragons, faces échevelées,
Mes hussards qui passaient au milieu des mêlées
Comme la foudre qui s'abat !

Varus, Varus, rends-moi mes régiments d'Afrique,
Mes zouaves, mes turcos, dont l'élan frénétique
 Enlevait si bien les canons;
Mes héros échappés aux neiges de Crimée,
Au soleil du Mexique ! oh ! rends-moi mon armée !
 Varus, rends-moi mes légions ! »

III

Mais le voilà !... c'est lui !... bercé dans sa berline,
Il s'étend mollement ; et sa tête s'incline,
 L'œil terne et le cigare aux dents.
Les cent-gardes géants, ces soldats de parade,
Accompagnent encor sa triste promenade,
 Comme en ses jours les plus brillants.

*

Voyez-vous les chevaux courir comme la foudre ?
Qu'importent les mourants qui gisent dans la poudre
 Et les cadavres en monceau !
Les morts ne sauront point, au sein de la poussière,
Rouvrir, sous les chevaux qui les broient, leur paupière ;
 Et les blessés mourront bientôt !

Ils vont!... Mais les chevaux sont glacés d'épouvante :
Ils ont vu d'un coursier la blessure béante,
D'où le sang coulait à bouillons.
Qu'importe!... il faut passer... — Ce blessé se relève
Et son poing menaçant vers l'empereur s'élève...,
Qu'importe!... Fouettez, postillons!...

IV

Quoi! c'est un empereur, un empereur de France!
Vit-on tant d'impudeur et tant d'indifférence
Chez nos plus mauvais souverains?
De cent mille soldats les uns sont morts en braves;
Les autres sont vendus, comme on vend des esclaves,
O Bonaparte, par tes mains.

*

Bonaparte, oh! dis-moi..., ce n'était point la peine
De te servir du nom d'un si grand capitaine
Pour nous tromper sur ton néant;
D'associer ta honte à son nom dans l'histoire,
Et de te cramponner, parasite à sa gloire,
Comme un lierre au chêne géant.

Ah ! que n'es-tu resté dans la libre Angleterre,
Au lieu de profiter de nos jours de colère,
 Pour couronner aussi ton front ;
Pour tailler sans trembler ta pourpre impériale
Dans le large manteau dont sa main colossale
 Couvrirait le monde sans façon ?

*

Ah ! que n'as-tu laissé dans notre panoplie
Sa gigantesque épée aux combats anoblie,
 Au lieu de t'en ceindre les reins !
Tu devais bien savoir qu'au jour de la bataille,
Trop longue elle serait pour ta petite taille
 Et qu'elle te choirait des mains.

*

Tous les Grecs ne pouvaient bander l'arme d'Ulysse ;
C'était, Napoléon, un exemple propice
 Pour calmer ton ambition.
Le casque du guerrier est trop lourd pour l'enfance ;
Elle peut se blesser en soulevant sa lance :
 Hercule est une exception.

*

Le bouffon qui voudra jouer la tragédie,
En fera, je suis sûr, toujours la parodie

Avec un début orageux.
Puisqu'il chaussait hier le brodequin comique,
Il doit trouver trop grand le cothurne tragique :
Sur la scène il sera boiteux.

*

Bonaparte, oh ! dis-moi..., malgré ton impudence,
Ne crains-tu point qu'un jour l'Hercule de la France
Ne vienne, un éclair dans les yeux,
Te reprocher d'avoir volé son héritage ;
D'avoir traîné son glaive en ce lieu de carnage,
Et terni son nom glorieux ?

*

Ne crains-tu point de dire, un jour, baissant la tête,
Comme un frêle roseau brisé par la tempête :

« Sire, daignez me pardonner :
« Oui, mon ambition me rendit bien coupable ;
« Oh ! cesser de froncer ce sourcil redoutable !
« Ne veuillez point me condamner !

*

« Ce n'était point pour moi qu'autrefois votre épée
« En traits rouges gravait l'incroyable épopée
« De tant de gloire et de revers ;
« Qu'en Egypte, passant comme les vents numides

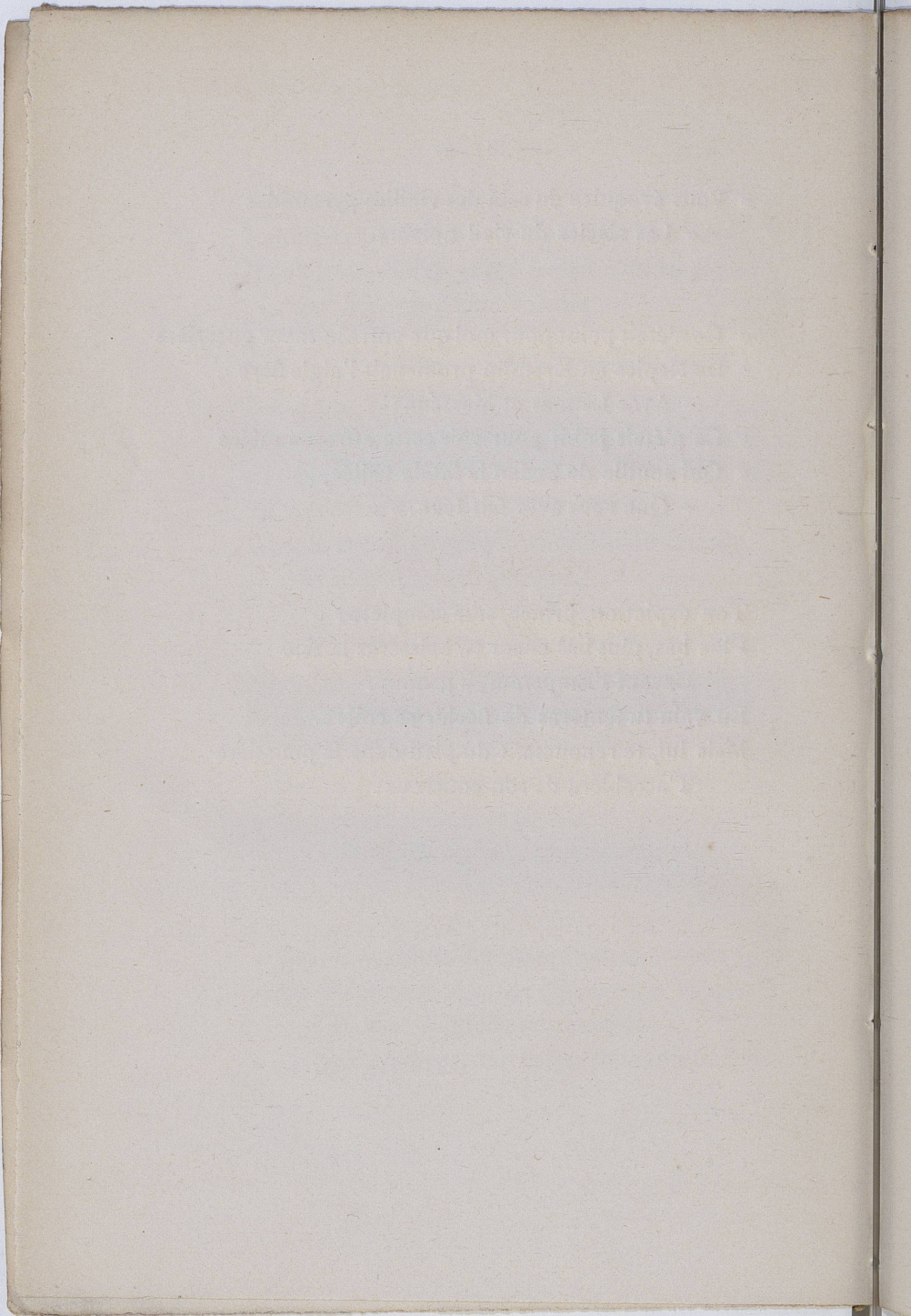
« Vous évoquiez du sein des vieilles pyramides
« Les siècles du vieil univers.

*

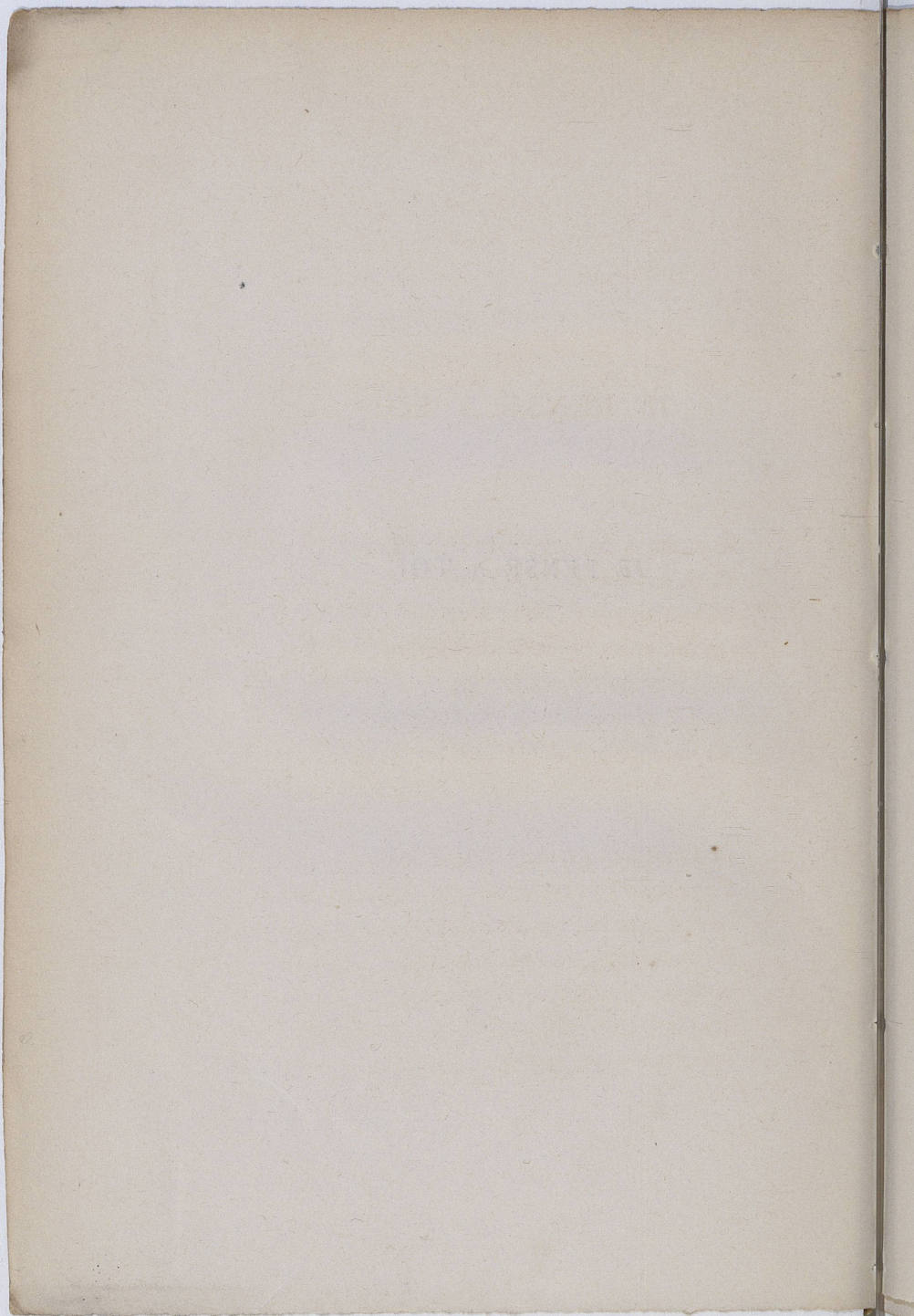
« Ce n'était point pour moi que votre humeur guerrière
« De Naples au Kremlin promenait l'aigle fière
« Avec Lannes et Masséna ;
« Ce n'était point pour voir cette affreuse mêlée
« Qui souille de Sedan la fatale vallée,
« Que vous avez fait Iéna. »

*

Ton expiation, prince, sera complète :
Plus bas, plus bas encor tu baisseras la tête
Devant l'Empereur, à genoux.
En vain tu tenteras de fléchir sa colère.
Mais lui, te repoussant du pied dans la poussière
T'accablera de son courroux.



JE PENSE A TOI



JE PENSE A TOI

Je pense à toi, quand la nuit sombre
Vient envelopper notre camp
De son immense voile d'ombre,
Quand après le combat sanglant
Le foyer du bivac s'allume,
Que le coursier couvert d'écume
Au sein de la neige s'étend.

*

Je pense à toi, quand sous la tente
Le sommeil fuit loin de mes yeux,
Retirant sa main bienfaisante
De mon front embrasé de feux.
Je vois alors ton doux visage
Incliner vers moi son image;
Dans ma peine je suis heureux.

Le présent fuit; mon sort funeste,
Mes dangers, tout est effacé;
Comme un murmure il ne me reste
Que le souvenir du passé.
Ce souvenir rend l'espérance
A mon pauvre cœur en souffrance;
C'est le baume pour le blessé.

*

Comme une rose printanière
Qu'effleure à peine un frais zéphyr
Du vent de son aile légère,
Je sens mon âme tressaillir.
L'horizon me semble moins sombre,
Et je vois se dissiper l'ombre
Qui me dérobe l'avenir.

*

Je pense à toi quand la trompette
Soudain réveille les échos
Du bois qui nous sert de retraite
Pour goûter un peu de repos.
En avant! c'est la canonnade
Qui se mêle à la fusillade,
Et fait tressaillir nos chevaux.

Là-bas, dans Paris enfermée
Tu dois entendre par moments
Gronder aussi, ma bien-aimée,
Ces refrains des combats sanglants,
Sombres bruits, âpres mélodies,
Quand des puissantes batteries,
S'élancent les boulets fumants?

*

Ma pauvre enfant, que de misères,
Que de chagrins il faut souffrir!
Bien des fois des larmes amères
De tes yeux sans pouvoir tarir
Ont coulé le long de ta joue,
Pendant que près de toi se joue
Un grand drame près de finir.

*

Dans une si vive détresse,
Mon cœur qui souvent pense à toi
N'exige point que ta tristesse
Ait bien des souvenirs pour moi.
Ne m'as-tu donc pas dit : — « Je t'aime ! »
J'ai retenu ce mot suprême,
Gage sincère de ta foi.

Quant à moi, ta douce pensée
Sait bien m'accompagner toujours,
Lorsqu'en avant, tête baissée,
Au combat j'expose mes jours.
Je ne crois point que la patrie
Puisse jamais porter envie,
A toi, l'objet de mes amours.

*

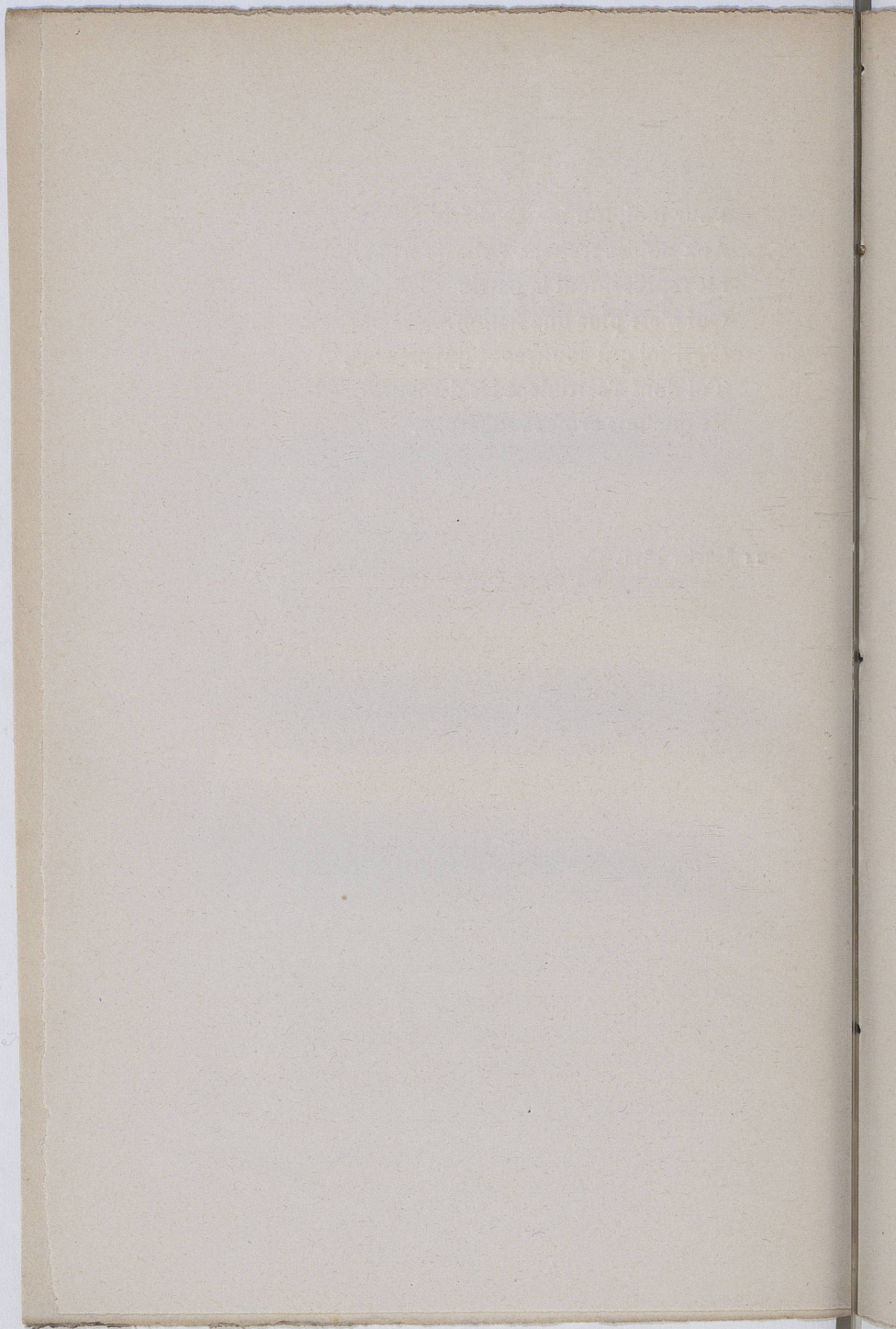
La patrie est une figure
Un emblème, une abstraction,
Une forme divine et pure
Que revêt notre affection.
C'est l'ensemble de ce qu'on aime,
Les siens, son toit, la terre même,
Le ciel bornant notre horizon.

*

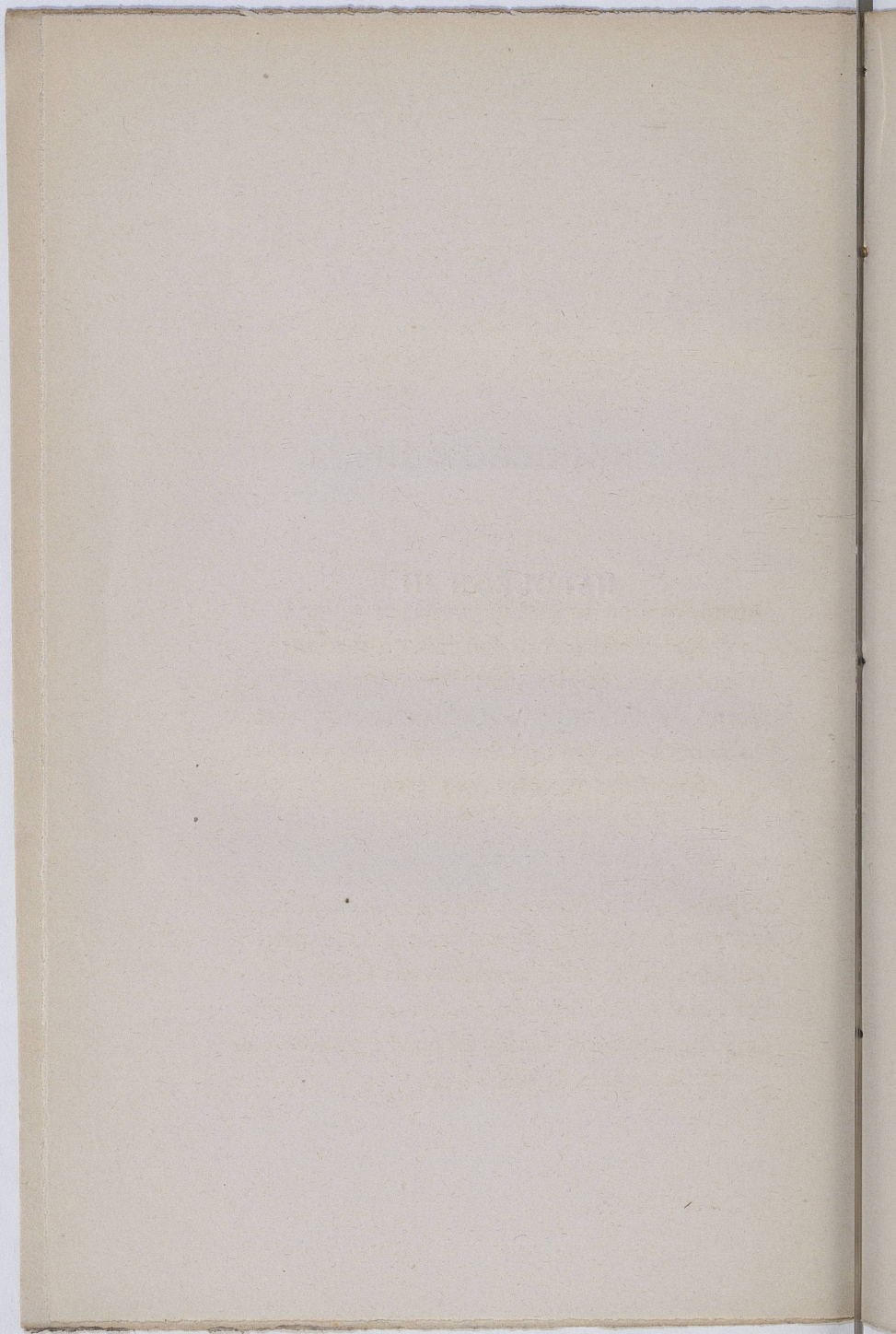
La patrie est pour le poète
Une femme aux contours divins,
Une auréole sur la tête,
Un large glaive dans les mains.
La patrie est une maîtresse
Dont il implore la tendresse,
Dont il jalouse les destins.

Pour moi, ton image chérie
Aux nobles traits, au chaste front,
Me représentent la patrie
Qui n'est plus une fiction.
C'est toi qui souffres et qui pleures,
Toi dont s'écroulent les demeures,
Et que nos armes vengeront.

11 Janvier 1871.



NAPOLÉON III



NAPOLÉON III

Quand, victime du sort et honni par la foule,
Un prince généreux voit son trône qui croule,
Et souffre de l'exil les amères douleurs ;
Quand chez lui la vertu semble effacer la faute,
Qu'il chérit son pays lorsqu'il n'est plus son hôte,
Le poëte a pour lui des pleurs.

★

Le poëte qui souffre avec l'homme qui souffre,
Qui voudrait écarter les souverains du gouffre,
Sait bien que le malheur est une majesté
Qui tresse au roi déchu comme une autre couronne.
Le poëte le plaint ; comme un prêtre il pardonne,
Mais au nom de la Liberté.

Jusqu'à la dernière heure il console son âme ;
Et lorsque son cœur pur comme une pure flamme
S'envole vers le ciel dans le sein du Seigneur,
Il vient rendre justice à sa noble mémoire,
Montrer ce qui fut faute et ce qui fait sa gloire,
Aux accents de son luth vengeur.

*

Le vrai poète ignore et l'insulte et l'outrage ;
Son âme est un miroir qui reflète l'image
Du souverain, sacré héros par le malheur.
Loin, bien loin de la foule en déployant ses aîles,
Les regards attachés aux voûtes éternelles,
Il plane au-dessus de l'erreur.

*

C'est ce que fit Hugo, ce que fit Lamartine,
Dont le luth frémissant dans ses odes s'incline,
Et devant Bonaparte et devant Charles Dix ;
C'est ce que je ferais, si, comme ces poètes,
J'avais à refléter aussi ces nobles têtes
Dans mon miroir que je polis.

*

Mais l'homme dont je parle est bien loin de ces princes ;
Il n'eut point leurs vertus, il perdit leurs provinces,

Il n'eut que leurs défauts et d'autres à la fois,
Chez lui la dignité, la grandeur est absente,
Son exil est honteux, sa famille insolente :
Cet homme est Napoléon Trois.

*

Oui, l'exil est bien dur, mais il peut être digne
Pour le prince tombé qui songe et se résigne
A supporter la loi que lui dicte le sort,
Qui déplore sa faute ou celle de ses pères,
Qui veut un sceptre pur des intrigues vulgaires,
Comme le comte de Chambord.

*

Si tu vois aujourd'hui le mépris dans ma bouche,
Ce n'est point parce que ton étoile se couche.
Je ne me tourne point vers le soleil levant,
Je ne recherche point un écho dans la foule
En prodiguant l'affront au trône qui s'écroule,
Sous l'effort de Paris hurlant.

*

Je ne courtise point l'ardente multitude,
Je te laisse ce soin dont tu fis ton étude
Pour servir les projets de ton ambition ;
Paris, je le dédaigne autant, plus que toi-même,

Comme un trait sur son front je lance l'anathème,
Avec l'arme de la raison.

*

Lorsque Napoléon, brisé par la tempête
Des rois coalisés qui fondit sur sa tête,
Et par la trahison, vit son trône emporté,
Il était grand encore ; et jadis sa captive
L'Europe ne porta qu'une main bien craintive
Sur ce lion si redouté.

*

Lorsque sur le rocher de l'île Sainte-Hélène,
Ainsi que Prométhée accablé par sa chaîne,
Le vautour de l'exil sans cesse le rongait,
Il grandissait encor. Comme dans la nature
L'ombre semble le soir augmenter sans mesure,
C'était ainsi qu'il grandissait.

*

On oubliait d'Enghien les sombres funérailles
Pour ne se rappeler que le bruit des batailles
Dont les noms merveilleux flamboyaient sur son front.
Austerlitz, Iéna, Lodi, Wagram, Arcole
Semblaient avec l'exil former une auréole
A l'Europe éternel affront.

Charles Dix était digne en s'éloignant de France,
La conquête d'Alger nous donnait l'espérance
D'un nouvel avenir pour nos jeunes soldats.
Il avait conservé cette fière attitude,
Cette noble hauteur que n'ont point d'habitude
Les rois qu'on ne respecte pas.

★

Tu ne ressembles guère à ces proscrits illustres.
Tu ne jetas d'éclat qu'à la clarté des lustres,
Comme un pauvre histrion revêtu d'oripeaux,
Qui joue à l'Empereur, le soir, sur une scène,
Mais qui trahit, le jour, sa misère et sa gêne
Avec un habit en lambeaux.

★

Tes exploits de Strasbourget plus tard de Boulogne
Ton coup d'État sanglant opéré sans vergogne,
La mort d'un archiduc abandonné par tous,
Le Danemarck brisé, l'unité Germanique,
Le pays envahi dans une guerre inique :
Voilà le bilan de tes coups !

★

Il était un moyen de sauver ta mémoire
Du dédain de nos vers, du mépris de l'Histoire,

C'était, le jour du feu, de charger en soldat,
De conduire à la mort et toi-même et tes braves,
Au lieu de les livrer comme un troupeau d'esclaves
A Sedan, après le combat.

*

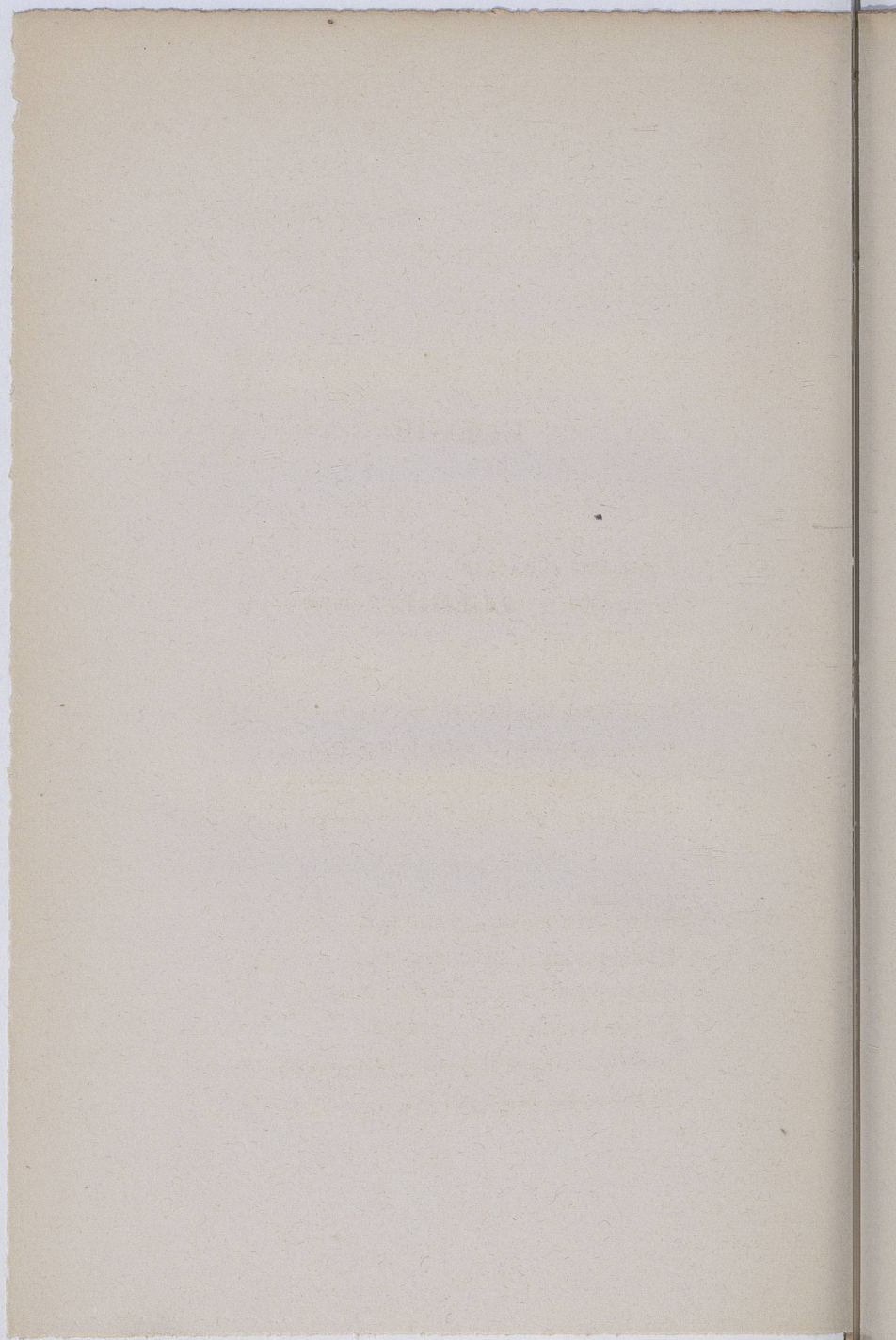
Voilà ce qu'on faisait jadis au moyen âge ;
Ce que faisait la garde au milieu du carnage,
A Waterloo mourant, mais ne se rendant point.
Tu rendis sans pudeur au Prussien ton épée,
Et perdis en ce jour ta puissance usurpée
Et la pourpre de ton pourpoint.

*

Prince, voilà pourquoi, sur la terre étrangère,
Foyer de tes complots, dans la vieille Angleterre,
Montrant aux nations ton front sombre et menteur,
Tu ne peux dire, après avoir risqué ta vie,
Comme François Premier dans les champs de Pavie :
« Tout est perdu, tout, fors l'honneur. »

2 avril 1871.

ÉLÉGIE



ÉLÉGIE

Agite ton aile légère,
Printemps; viens azurer les cieux
Et de tes baisers amoureux
Réchauffer la nature entière.
Il fut bien rigoureux l'hiver,
Ses neiges furent bien épaisses,
Son ciel gris vit bien des tristesses,
Et les Français ont bien souffert.

★

Viens avec tes douces images
Et l'espérance des moissons,
Viens parer le sein des sillons,
Et fais renaître les courages.
L'ennemi n'a-t-il point, vainqueur,
Foulé le sol de la patrie,

Souillé sa poitrine meurtrie,
Comme un infâme ravisseur ?

*

Les laboureurs, dans leurs chaumières,
N'ont-ils pas vu ses cavaliers
Souvent donner à leurs coursiers
A manger le blé de nos terres,
Pendant que bien des malheureux,
Rongés par la faim, la misère,
Maudissant les maux de la guerre,
Appelaient la mort de leurs vœux ?

*

N'a-t-on pas vu, pleins d'allégresse,
Dans nos celliers, les Allemands
Éventrer, pour passer le temps,
Nos tonneaux, malgré leur ivresse ?
Le vin coulait ; puis la maison
Par eux livrée à l'incendie
Eclairait leur ignoble orgie,
Terreur du pauvre vigneron.

*

Parais, verdure renaissante ;
Cache l'empreinte de leurs pas

Marqués par le feu, le trépas.
Sous ta parure consolante,
Viens cacher aussi les sillons
Creusés dans le sol des prairies
Par leurs nombreuses batteries
Qui ravageaient nos bataillons.

*

Poussez, jeunes fleurs printanières,
Lilas, narcisses élégants;
Balancez au souffle des vents,
Pervenches, vos tiges légères.
Et vous, fleurs au calice d'or,
Immortelles, au doux symbole,
Beaux lys, à la grande corolle,
Dans les airs prenez votre essor.

*

Cachez-nous les champs de carnage
Où des milliers de combattants,
Où nos amis et nos parents
Se sont battus avec courage.
Froëchwiller, Sedan, Orléans
Ont vu moissonner nos armées,
Ainsi que sous les faux limées
Tombent les épis jaunissants.

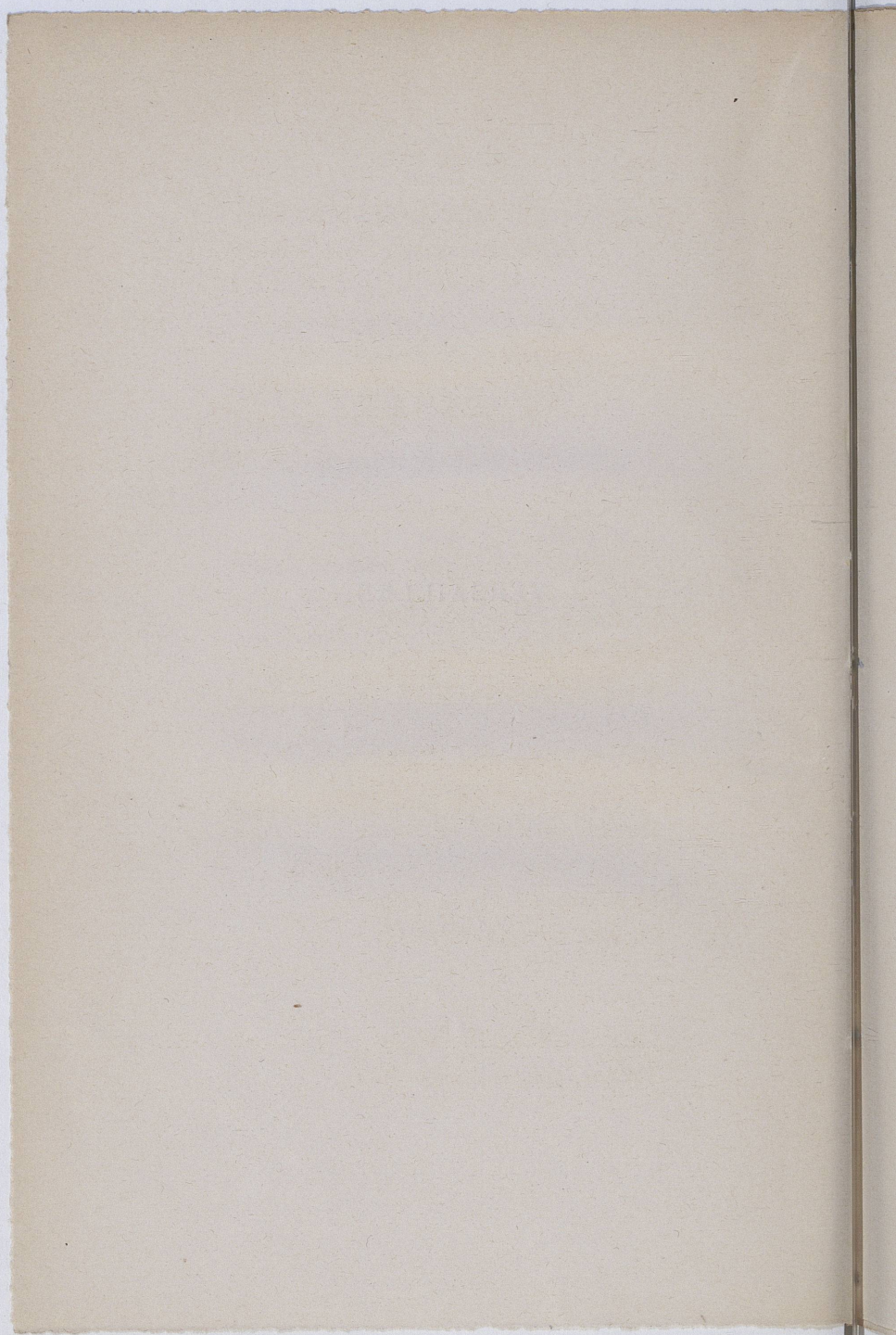
Leur tombe aura moins de tristesses,
Et quand de son aîle un zéphyr
En luttinant fera frémir
Vos calices sous ses caresses,
Ces héros, qui font notre orgueil,
Au sein de la nuit sépulcrale,
Oubliant la mort glaciale,
Se réjouiront au cercueil.

*

Parmi les effluves légères
Qui viendront alors les baigner,
Leurs ombres sauront deviner
Des plaintes qui leur seront chères.
Elles trouveront dans les fleurs
De délicates confidentes
Portant à leurs âmes souffrantes
Nos regrets et même nos pleurs.

Mars 1871.

VERSAILLES



VERSAILLES

I

L'histoire a bien des railleries
Pour nos projets, nos passions,
Nos politiques rêveries.
Ce sont comme autant de leçons.
On sent alors mieux la faiblesse,
Et l'orgueil, et la folle ivresse
De notre pauvre humanité ;
De nos vœux, autant de chimères,
Et de nos œuvres éphémères
On sent mieux la stérilité.

*

La gloire fuit à tire-d'aîle :
Trônes, glaives des généraux,

Mîtres d'or roulent pêle-mêle
Avec la hache des bourreaux.
Dans la course vertigineuse
Que poursuit sa vague écumeuse,
Tout est emporté par le Temps.
Rien ne flotte, rien ne surnage,
Pas même l'herbe du rivage.
Le Temps, c'est le roi des torrents.

*

Pourquoi, dis, dans ton impuissance,
Veux-tu combattre, homme insensé,
Cette force, cette puissance
Qui dans un jour t'aura brisé?
N'élève plus dans ton délire,
Pour perpétuer ton empire,
Des colosses au front d'airain.
Ne taille plus dans le carrare
Tes traits que le cercueil avare
Viendra te disputer demain.

*

Ton colosse a des pieds d'argile :
Il croule miné par le temps,
Et ta statue, œuvre débile,
N'offre plus que débris gisants.

Si, par hasard, elle subsiste,
Elle contemple toute triste,
Ton grand œuvre en morceaux brisé,
Ce grand œuvre que ton génie
Rêva tout rempli d'harmonie,
Et dur comme un lingot bronzé.

II

Hier, Louis, toi que Turenne
Enrichit, après maints combats,
De l'Alsace et de la Lorraine ;
Grand Louis, ne voyais-tu pas,
Vainqueur dans plus de dix batailles,
L'Allemand railler dans Versailles
Ta gloire et tes rayons éteints ?
Il insultait ta belle France
Qu'un usurpateur sans puissance
Avait livrée entre ses mains.

*

Combats qui faisaient notre gloire,
Turckeim, Mergentheim et Salzbach,

Sont effacés de la mémoire
Par Wissembourg, Woërth et Forbach.
Honte! un descendant des burgraves,
Foulant notre terre de braves
(Ils gémissaient dans le cercueil),
Au son des fanfares guerrières,
Se faisait, narguant nos bannières,
Sacrer dans ton palais en deuil!

*

Né du suffrage populaire,
Aujourd'hui siège un Parlement,
Image de la France entière ;
Déjà ta demeure l'attend.
La même, où tu parlais en maître,
Dans un instant il va paraître.
Non! non! l'État ce n'est plus toi.
C'est le peuple et cette assemblée :
La royauté s'est écroulée.
Non! l'État, ce n'est plus un roi!

*

Louis Seize, en place de Grève,
Est mort frappé sur l'échafaud;
Et sur une lointaine grève,
Qui lui servira de tombeau,

Proscrit, ton héritier unique,
Lassé par un destin inique,
Mange un pain arrosé de pleurs.
Quel contraste (ironie amère)
Entre ta gloire et sa misère,
Entre ta joie et ses douleurs !

*

O Roi-Soleil, ton fouet de chasse
Et ton sceptre sont impuissants.
Dépose-les de bonne grâce,
Et de ton piédestal descends.
Ton coursier plein d'impatience
Se cabre avec trop d'arrogance,
Quand leur pouvoir n'existe plus :
Les provinces par toi conquises
Par les Allemands sont reprises ;
Les parlements sont revenus.

*

Bien ! ici siège l'assemblée.
Ainsi qu'une troupe d'acteurs,
Sur plus d'une scène enrôlée,
Courant après des spectateurs,
Le parlement, de scène en scène,
De Bordeaux ici se promène

Pour faire ses seconds débuts.
C'est un grand drame qui se joue
Et dont l'intrigue se dénoue
Devant les peuples confondus.

*

Ce n'est plus une Iphigénie,
Au spectacle de ses douleurs
Tracé par la main du génie,
Qui nous fera verser des pleurs.
L'héroïne est plus attachante,
Car c'est la France agonisante
Dont se déroulent les destins.
Le décor est immense et sombre :
Là-bas du sang, partout de l'ombre,
Et des horizons incertains.

*

Malgré l'intérêt de la scène,
S'envole notre souvenir ;
Et pour un instant il ramène
Tout un passé qui va surgir.
Quelles ombres ! Quels personnages !
Et quels fantastiques mirages !
Oh ! quel tourbillon insensé !
Tout tourne, tout passe et repasse ;

Et sans laisser la moindre trace,
Se mêle et se trouve effacé.

*

Roi, reine, dauphins et dauphines,
Favorites et grands seigneurs ;
Belles dames, aux tailles fines ;
Petits abbés et monseigneurs,
Ministres, galants, politiques,
Prosateurs, poètes comiques.
C'est Luxembourg et Saint-Simon,
Louvois, Bossuet et La Vallière,
Colbert, Henriette d'Angleterre,
Villars, Racine et Fénelon.

*

Cordons bleus et robes bouffantes,
Perruques, dentelles, canons,
Paniers et gazes transparentes,
Jabots, seins blancs et pieds mignons,
Élégances, galanteries,
Aveux d'amour, mutineries,
Intrigues et frivolités,
Tout disparaît (rêve éphémère!)
Dans un flot de poudre légère
Au souffle des réalités.

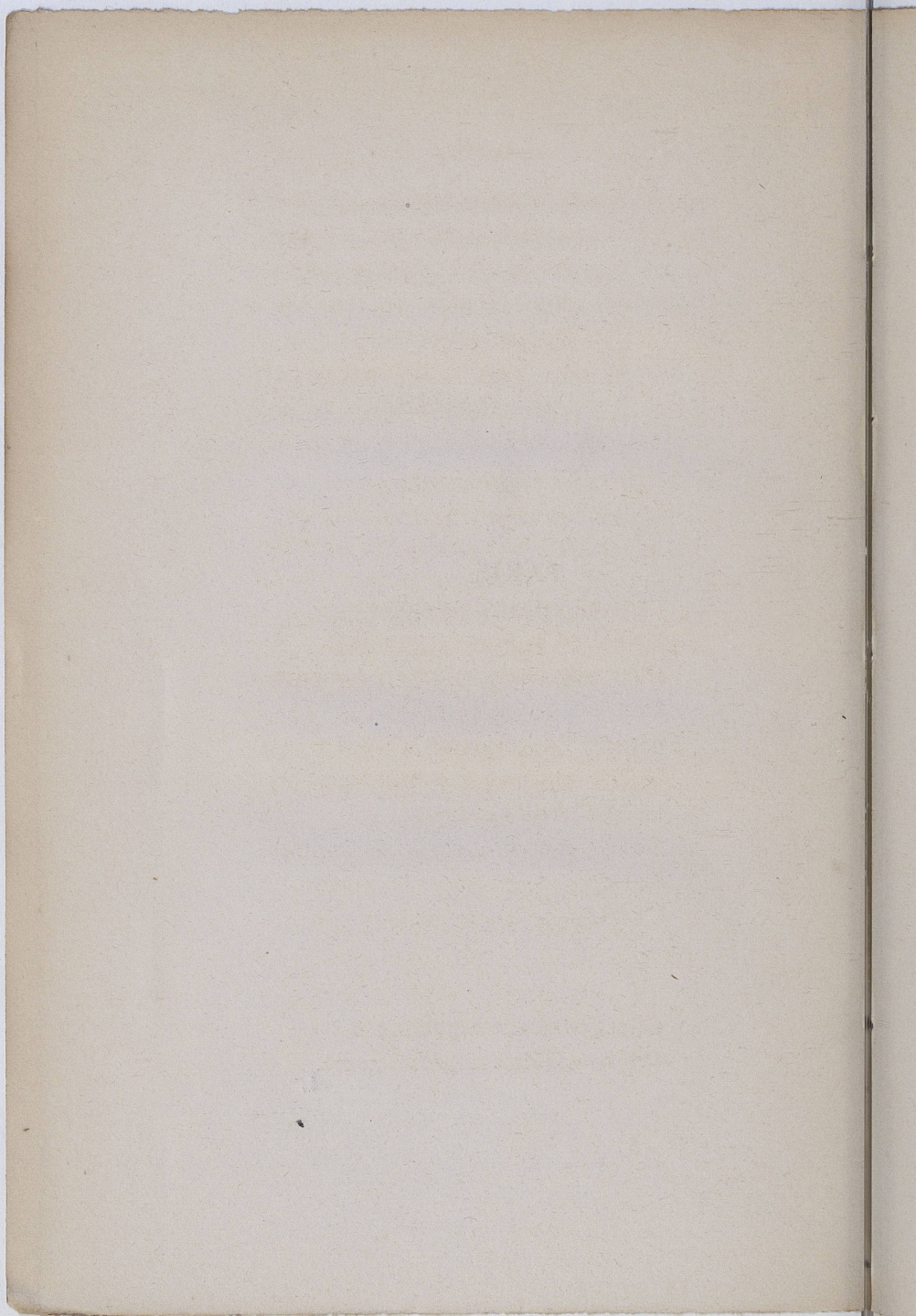
Nos députés, tête baissée,
Préoccupés, tout soucieux,
Viennent promener leur pensée
Sous les grands arbres, près des Dieux,
Ou près des bassins de Latone
Et de Neptune qui s'étonne
De ces hôtes nouveau-venus ;
Près des sylvains et des naïades,
Des faunes, des hamadryades
Ouvrant de grands yeux éperdus.

*

Alors, du fond de ma poitrine
Je sens s'exhaler un soupir ;
Et mon esprit que tout chagrine
Cherche à pénétrer l'avenir.
Efforts superflus ! Tout est sombre...
Pauvre pays !... Ah ! puisse l'ombre
Des Condé, Louvois, des Colbert,
Errants au sein de la verdure
Guider, pour panser ta blessure.
Nos ministres nommés hier !

12 Mars 1871.

PARIS



PARIS

I

Paris est un cratère immense,
Un volcan sans cesse grondant
D'où trop souvent sort en démence
Une lave au feu dévorant.
Rien ne fait pressentir l'orage :
Le ciel est calme et sans nuage,
Le soleil brille radieux.
Tout-à-coup un long jet de flammes
De terreur vient glacer les âmes ;
L'horizon se couvre de feux.

*

Adieu, trônes et républiques,
Tribunes, faisceaux des lecteurs,

Étendards, chartes monarchiques!
Car le volcan entre en fureurs.
Comme une grande chevelure
Sur son épaule et sa ceinture,
Sa lave en flots épais descend;
Elle descend inexorable
Comme le destin implacable
Sur le pays tout frémissant.

*

La Province en émoi s'étonne
Au spectacle de ce courroux,
Et devant le monstre qui tonne
Elle se prosterne à genoux.
En tous lieux le volcan est maître.
Sa lave, loin de disparaître
Au sol s'attache fermement,
Jusqu'à ce jour où la tempête
En éclats foudroyés la jette
Aux rudes tourbillons du vent.

II

Jusques à quand, pauvre Patrie,
Paris, ce monstre, ce volcan,

Des flots de sa lave en furie
Couvrira-t-il ton sein puissant?
Ses troubles renaissants sans cesse
Devraient indigner ta sagesse,
Te dire quel est ton devoir.
Non, Paris seul n'est pas la France,
Son peuple a trop de turbulence.
Viens lui disputer le pouvoir.

*

Vois sa populace en délire
Dérober fusils et canons
Pour fonder à jamais l'empire
De ses fatales passions.
Vois se dresser les barricades
Au sombre bruit des fusillades
Qui massacrent les innocents.
Vois la fange de notre armée
Par les émeutiers acclamée
Agiter ses drapeaux sanglants!

*

C'est trop de sang! c'est trop de crimes!
Les braves Lecomte et Thomas,
Assassinés, pauvres victimes,
Mon Dieu, ne suffisent-ils pas?

Non, non, Paris veut d'autres têtes ;
Il lui faut de sanglantes fêtes
Qu'il prépare de longue main !
Non ! non ! il lui faut des batailles
Avec les braves de Versailles
Dont le sang coulera demain.

*

L'Émeute veut (ce soin l'obsède)
Avec l'aide « des Travailleurs »
Dépouiller celui qui possède
Du fruit de ses rudes labeurs.
Voilà quelle est sa république,
Quels sont ses vœux, son but unique
Et quelle est son ambition !
La nation épouvantée
Ne gémit pas garrottée
Dans les fers de ces gens sans nom.

*

En dépit d'eux, la République
Tient le drapeau de l'Avenir,
Et tout ce fracas anarchique
A son aspect saura finir.
Quoi ! ce qui valut tant de peine,
Ce labeur de la race humaine,

Ce que Quatre-Vingt-Neuf a fait,
Sous leurs mains à jamais damnées
Ce grand œuvre de tant d'années,
O Liberté, s'écroulerait!

*

C'est donc pour eux que nos batailles,
Partout, du Levant au Couchant,
Ont écrit de leurs funérailles
L'Histoire, avec un trait sanglant!
C'est pour ces tyrans domestiques,
Que nos pères, guerriers épiques,
Ont vaincu Russes et Germains,
Que des villes sont désolées,
Que le sol de tant de vallées
Est encore blanc d'os humains!

*

Paris est le jouet d'un rêve;
Ah! que n'a-t-il des yeux pour voir,
Depuis que son pouvoir s'élève
Combien notre horizon est noir!
Son émeute n'est que folie.
La coupe est déjà trop remplie,
Demain elle débordera.
Déjà gronde notre colère;

Que l'émeute rentre sous terre,
Ou bien la France périra.

*

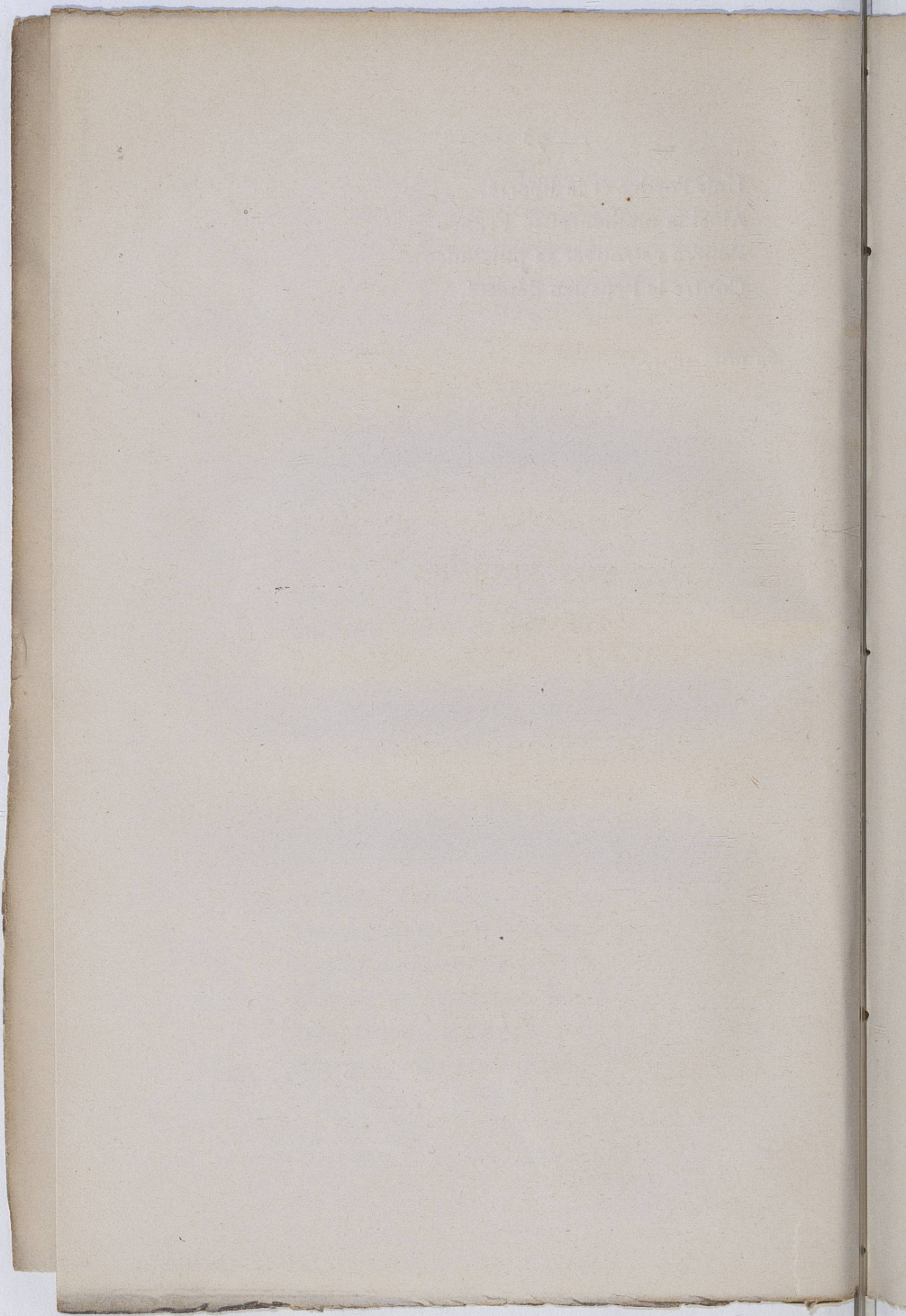
C'est l'instant, où notre bannière
Se courbe devant l'ennemi,
Que l'hydre sort de sa tanière
Pour voir son triomphe affermi.
Autrefois le peuple à la guerre
De son pied ébranlait la terre
Et rugissait comme un lion;
Maintenant sa seule pensée,
Son seul but est de voir brisée
L'unité de la nation.

III

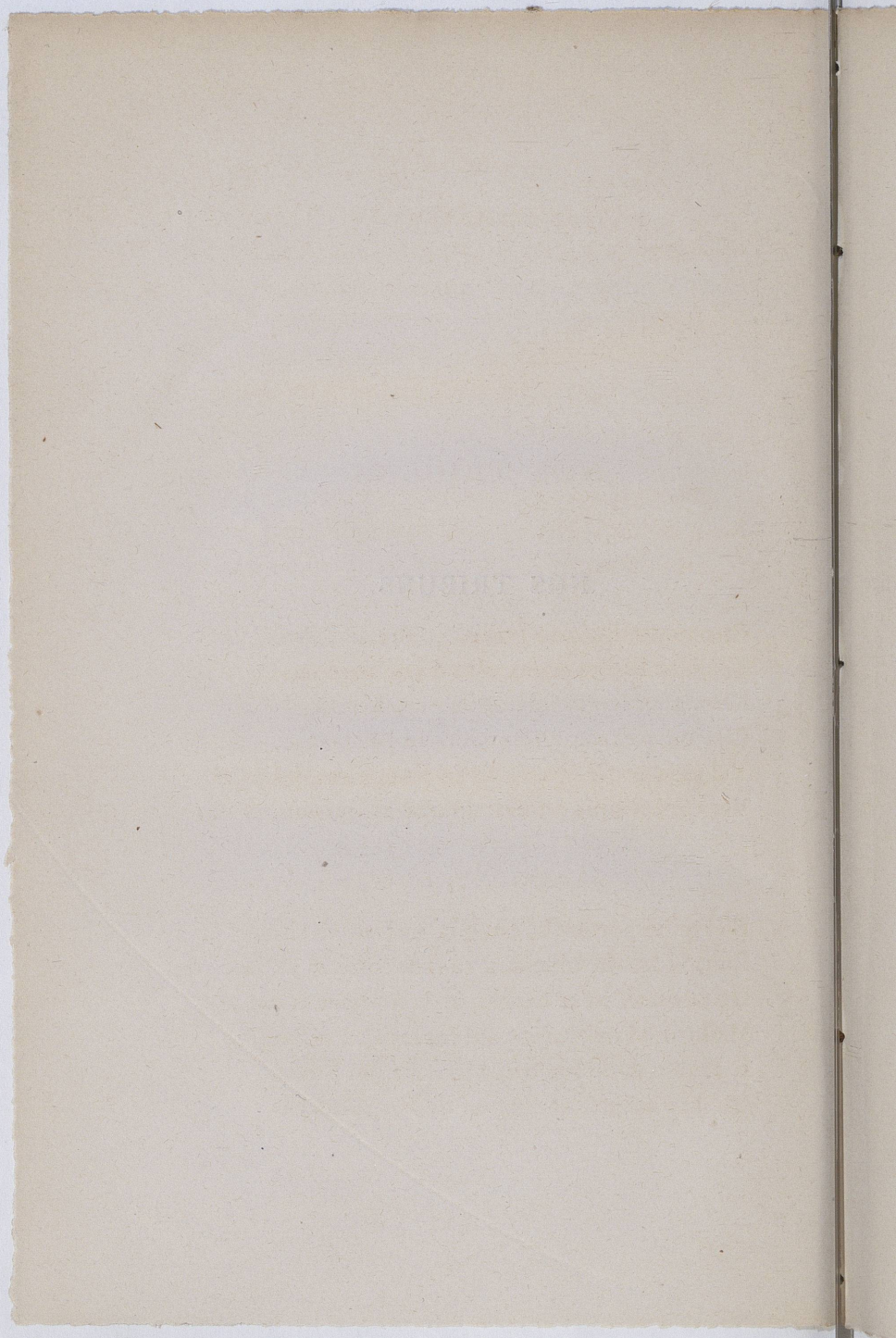
A nous d'élever des barrières,
Des digues au flot frémissant.
Contre ses subites colères
Elevons un rempart puissant.
Il faut fonder la République,
Et par un effort énergique

Unir l'ordre et la liberté.
Ainsi la malheureuse France
Pourra retrouver sa puissance
Contre le Prussien détesté.

30 mars 1871.



NOS TRIBUNS



NOS TRIBUNS

Chacun veut de son nom, ici, faire une idole ;
Le crâne le plus creux rêve d'une auréole ;
Chez nous la gloriole est le pire démon.
Chacun vers ses autels court en pèlerinage,
Tel sans grand fracas, tel en pompeux équipage ;
Vers son temple ce n'est qu'une procession.

★

Eh ! qu'importent le rang, la fortune et la race !
Dans le feu du concours tout se mêle et s'efface ;
On se serre, on se heurte, et l'on presse le pas.
Malheur à l'imprudent qui regarde en arrière !
Il tombe, et de son corps la foule fait litière ;
Qu'il se débatte et crie, on ne l'entendra pas.

La vaine gloriole est la nymphe invisible
Dont les chants attiraient par leur charme invincible
Jadis les matelots sur un secret brisant.
C'est pour chacun de nous ce funeste mirage
Qui peint un oasis dans un désert sauvage
Aux yeux du voyageur sous un soleil cuisant.

*

Que d'hommes égarés en des routes damnées
Usent de riches dons et gaspillent d'années
A poursuivre sans fin ce mirage incertain !
Ils vont..., ils vont toujours...; et saisis de vertige
Par des débris épars ils marquent leur vestige
Et par des monuments d'argile et non d'airain.

*

Autrefois, on aimait bien moins cette fumée,
Ce fantôme léger qu'on nomme renommée ;
L'âme était plus honnête en son obscurité,
La vie était plus pure et sans inquiétudes.
L'inaltérable paix est loin des multitudes,
De leurs sourdes rumeurs, de leur souffle empesté.

*

Si l'on sentait en soi la flamme du génie,
L'amour du grand, du beau, de l'art, de l'harmonie,

Saisissant le travail comme un bâton noueux,
L'artiste ou le savant guidé par la science,
Pensif et recueilli, dans l'ombre et le silence,
Gravissait loin du monde un sentier montueux.

*

Et puis, un jour brillait au-dessus de la foule,
Comme un phare éclatant sur la vague qui roule,
Un chef-d'œuvre nouveau bien longtemps caressé,
Un chef-d'œuvre où l'auteur résumait sa pensée,
Où son âme loyale entière était passée,
De même qu'un parfum en un vase versé.

*

La foule applaudissait à ces efforts sublimes
D'un esprit s'élevant vers les plus hautes cîmes;
Sur les lèvres son nom volait de tous côtés.
Sa tête, aux yeux de tous, des splendeurs de l'Idée
Et des rayons divins paraissait inondée ;
Le chef-d'œuvre instruisait les peuples enchantés.

*

Il existe aujourd'hui des moyens plus faciles
D'exciter les braves du peuple de nos villes,
De traîner à sa suite un flot admirateur.
On combat le pouvoir sur la place publique,

Dans la presse et les clubs, sans cesse on le critique,
Et dans le peuple on voit le grand libérateur.

*

Écoutez ce tribun ! Ses paroles mielleuses
N'ont d'admiration que pour les mains calleuses,
Que pour la Majesté qui porte des haillons.
L'hyperbole, chez lui, sans cesse vient éclore ;
Il sème l'apostrophe avec la métaphore ;
Cesont pour les braves comme autant d'aiguillons.

*

O peuple, que d'encens on te jette à la tête :
Celui-ci te proclame un vigoureux athlète
Qui renverse en un jour les trônes et les rois,
Un superbe colosse à la large carrure,
Un lion, même un aigle à l'immense envergure !
Comment supportes-tu ces flatteurs maladroits ?

*

Tel autre en tes arrêts voit l'unique justice ;
La véritable loi dans ton simple caprice ;
De toutes les vertus il éclaire ton front.
Peuple naïf, crois donc que cet homme est sincère,
Qu'il compatit sans but à ta sombre misère,
Qu'il rêve ton bonheur, ce tribun fanfaron !

Ce que cet homme veut, c'est chercher à te plaire,
C'est fixer ta faveur à son nom populaire.
A l'œuvre politique il veut mettre la main,
Sur la scène du monde enfin jouer un rôle.
Il n'a pour toi d'amour et de soins qu'en parole ;
Il te hait, — et son cœur est égoïste et vain.

*

Ah ! c'est pitié de voir notre nature humaine
Heurter de l'encensoir le peuple, idole vaine,
L'enivrer de lui-même et lui baiser les mains.
Oui, c'est pitié de voir un auteur famélique
Passer du vaudeville au discours politique,
Grâce à quelques pamphlets aux éternels refrains.

*

Cet avocat obscur, en une plaidoirie,
A créé, pour son nom, presque une idolâtrie.
Naguère on le voyait dirigeant nos destins,
Pendant que le pays torturé par la guerre,
Malgré lui subissait son pouvoir éphémère,
Ses étranges amis, ses proconsuls hautains.

*

Peuple, vois tes élus ! Ont-ils sauvé la France ?
Auraient-ils, par hasard, allégé ta souffrance ?

Te sens-tu chaque jour un peu moins malheureux ?
Ta colère m'apprend que leur œuvre est stérile ;
Ce n'est point sans objet que la guerre civile
Déborde dans Paris en flots tumultueux.

*

Cette guerre civile, elle fut attisée
Par vous, mauvais enfants de la France brisée,
Par vous, tribuns plus vils que le vil courtisan.
Flatteurs, soyez maudits en ce moment suprême !
Au nom de mon pays recevez l'anathème,
Et trouvez dans mes vers un premier châtiment !

*

Triste temps que le nôtre, où la pudeur publique
Gît sous le pied boueux d'un cynisme impudique
Qui se fait un plaisir de fausser ses serments ;
Où, devant l'étranger triomphant de nos crimes,
Les Français font entre eux des milliers de victimes
Qui sont souvent, hélas ! des amis, des parents.

*

C'est un boubier fangeux, que le temps où nous sommes.
Il n'inspire au penseur que le mépris des hommes ;
Au poète sans fiel il donne de l'aigreur,
Le désir de cingler les vices de ce monde,

Un souverain dégoût, une pitié profonde
Dont l'écho se répète en un rythme vengeur.

*

O Dante, si le sort t'avait fait naître en France
Dans ce temps si fertile en crimes, en souffrance,
Ton génie effrayant eût, avec vérité,
Tracé de son pinceau quelque toile infernale
De nos mœurs, et surtout de notre capitale,
Cet autre enfer, séjour de la perversité !

13 Avril 1871.

Je ne puis plus de vous en dire

Car j'ai tout dit, et je n'en ai plus

Où j'ai tout dit, et je n'en ai plus

Car j'ai tout dit, et je n'en ai plus

Je ne puis plus de vous en dire

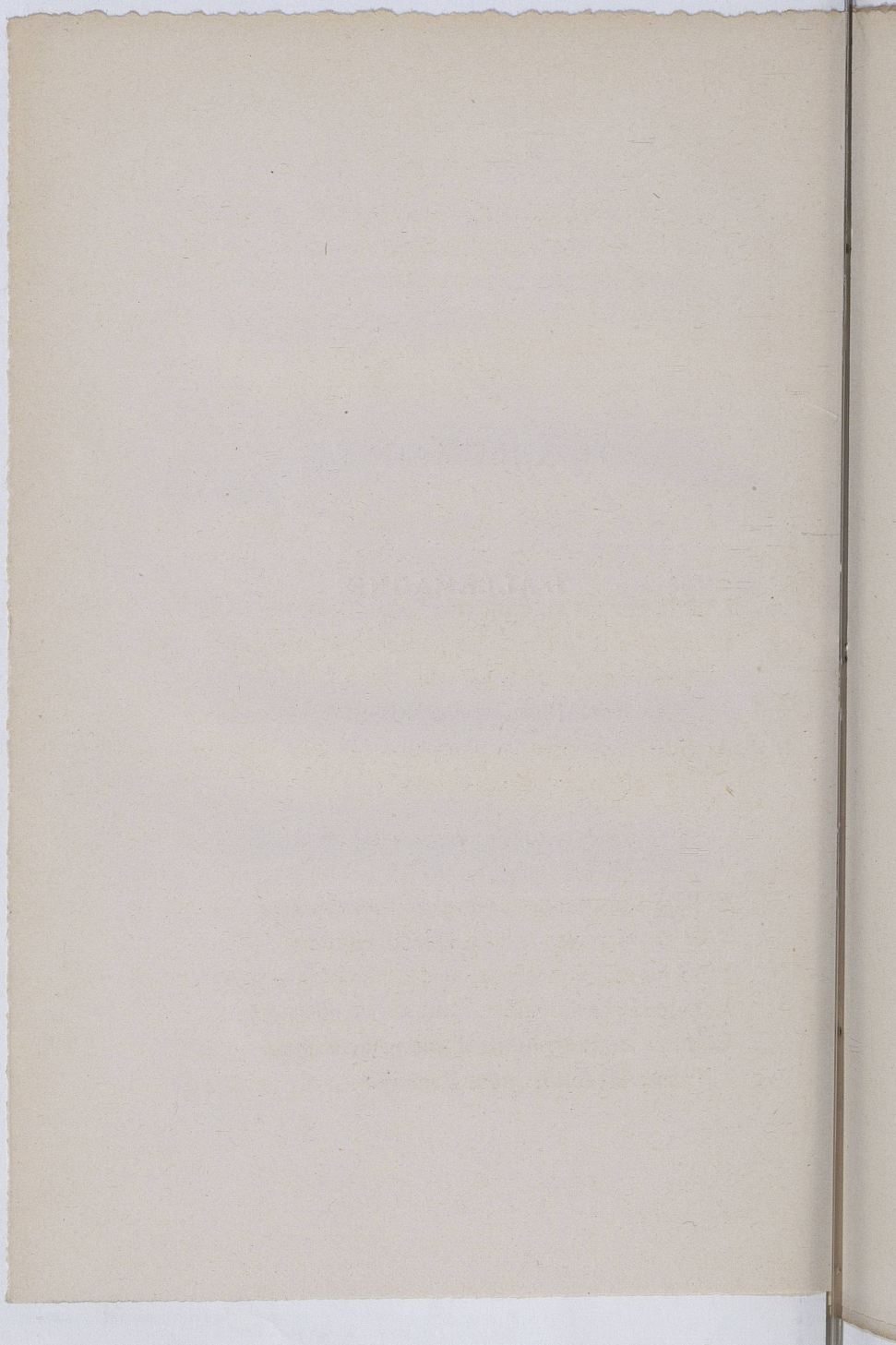
Car j'ai tout dit, et je n'en ai plus

Je ne puis plus de vous en dire

Car j'ai tout dit, et je n'en ai plus

Je ne puis plus de vous en dire

L'ALLEMAGNE



L'ALLEMAGNE

L'aigle portait au flanc une large blessure ;
L'incendie et le froid, les hommes, la nature
Paraissaient contre lui s'acharner à la fois.
Ainsi que des corbeaux qui croassent dans l'ombre,
Attentifs à sa perte et comptant sur leur nombre
S'agitaient nations et rois.

*

Et l'aigle pesamment revenait vers son aire
Voir si ses rejetons qu'il élevait naguère
Pour les rudes combats, — pouvaient le secourir,
Lorsque la bande noire, avec un cri sauvage,
Comme les tourbillons d'une grêle d'orage
Sur lui fondit pour l'assaillir.

Chacun voulait avoir sa part à la curée.
L'Europe était de sang à Leipsick altérée :
Prussiens et Bavares, Wurtembergeois, Saxons,
Autrichiens, Weimariens, soldats de Westphalie,
L'Allemagne d'alors tant de fois assaillie
Se ruait sur nos bataillons.

*

Malgré ses trahisons et la lutte inégale,
L'Allemagne accablant la France sa rivale
Avait un noble but, un but plein de grandeur :
Elle avait trop longtemps gémi sous notre chaîne ;
Elle la secouait le cœur rempli de haine
Et de fiel — contre l'oppresseur.

*

C'était un grand réveil, comme une émeute immense ;
C'était ce sentiment, et cette impatience
Qu'éprouve un prisonnier, qui voit de sa prison
Un barreau — descellé par une main amie,
Et se prépare à fuir, quand la garde endormie
Permettra son évasion.

*

Un souffle de fierté mêlé d'indépendance,
Qu'elle avait recueilli jadis venant de France,

Animait ses enfants qui marchaient au combat.
Les Ruckert et les Arndt enflammaient leur courage ;
Chacun voulait avoir sa part au grand ouvrage,
Chacun voulait être soldat.

*

Les hymnes de Weber saluaient les bannières
Et faisaient tressaillir ces phalanges guerrières
Dont les dieux se nommaient jadis Bach et Mozart ;
On oubliait Schiller, le grand Goëthe lui-même
Qui semblait ignorer cette lutte suprême,
Perdu sur les sommets de l'art.

*

Alors, à notre tour, nous vîmes la Patrie
Courber son noble front, par la douleur flétrie.
Notre sort était dur, mais non immérité.
Napoléon le Grand, ébloui par la Gloire,
Sur l'Europe abusait souvent de la victoire,
Et combattait la Liberté.

*

Ah ! combien l'Allemagne, en son patriotisme
Poussé jusqu'à l'excès et jusqu'au fanatisme,
Était plus grand alors, qu'à cette heure où j'écris !
Ce n'est plus pour lever au ciel sa libre tête,

Mais bien pour obéir à l'esprit de conquête,
Qu'elle vient assiéger Paris.

*

Autrefois, à Strasbourg, le drapeau tricolore
Dans le miroir du Rhin se reflétait encore,
Et la Pucelle Metz qui fermait son corset,
Du haut de ses remparts regardant en silence
Les Prussiens et Blücher, ce type d'insolence,
Sentait son front qui rougissait.

*

Plus heureuse aujourd'hui que Charles-Quint d'Espagne
Trouvant dans la famine un aide, — l'Allemagne
De la pudique Metz outrage la pudeur;
Et le Prussien jaloux, entr'ouvrant sa ceinture,
Admire ses contours, et raille la figure
De Chevert — qu'elle a sur son cœur.

*

Strasbourg! — quels souvenirs ce nom seul ressuscite
Pour un cœur généreux, pour un cœur qui palpite!
Goëthe, n'est-ce pas là que tu venais t'asseoir,
Riche de l'avenir, et brillant de jeunesse,
Pour vider à longs traits la coupe de l'ivresse
De tout apprendre, et tout savoir?

Ah! si tu revenais dans notre noble Alsace
Dont l'image enchantait ta mémoire vivace,
Lorsque tu recueillais tes souvenirs passés,
L'Alsace où tu connus l'aimable Frédérique,
Chaste apparition, dont l'ovale pudique
Osait braver les tressés,

*

Certes, tu maudirais la Patrie allemande
Que tu voulais aussi voir un jour forte et grande,
En ne trouvant partout que cendres et débris!
L'Allemagne a passé! — La bombe incendiaire,
Qu'en ses canons lançait sa horde sanguinaire
N'a laissé que des murs noircis.

*

Cette Bibliothèque, en richesses féconde,
Ces trésors précieux, où ton âme profonde
Aimait à se plonger, — tu la cherches en vain!
Werder, nouvel Omar, les jugeait inutiles :
Ce ne sont aujourd'hui que ruines stériles
Pour l'artiste et pour l'écrivain.

*

Regarde un peu plus loin..! — Ces fûts, ces colonnettes
Qui gisent en amas, ces fines statuettes

Paraissant regretter leurs fronts déshonorés,
Ce sont les noirs débris de cette Cathédrale
Qui levait dans les airs sa flèche triomphale
Fière de ses parvis sacrés.

*

L'Allemagne a passé! — La rosace gothique,
Les merveilleux vitraux, — l'horloge astronomique,
Tous ces chefs-d'œuvre, tout, Goëthe, tout est brisé.
Tu n'entendrais plus l'orgue à la voix solennelle,
La bombe a complété son œuvre criminelle.
Goëthe, l'Allemagne a passé — !

*

Elle a passé sur nous, ainsi que la tempête,
Sourde à l'Humanité qu'il lui disait: — « Arrête! — »
Implacable et brutale, aveugle en sa fureur,
Elle apprendra plus tard en lisant son histoire,
Que ces actes honteux ont terni sa victoire,
Et qu'elle a manqué de grandeur.

*

Elle apprendra plus tard qu'elle a changé de chaîne.
Elle n'est plus Française, oui, mais elle est Prussienne ;
Elle n'est plus qu'un fief des rois de Brandebourg.
Son châtiment sera la crainte de la guerre,

Tant qu'il existera quelque Français sur terre
Pour venger le sort de Strasbourg ;

*

Tant que Metz, subissant de honteuses caresses,
Nous enverra l'écho de ses mornes tristesses ;
Tant qu'il existera chez nous des arsenaux,
Des canons, des obus avec de la mitraille,
Des soldats, des marins, souhaitant la bataille,
Des flottes et des amiraux.

*

Allez, bons Allemands, vous exercer aux armes,
Dans les camps des Prussiens pour voler aux alarmes ;
Vous aimez les combats ! vous en aurez demain.
Notre glaive d'acier tiré sur votre tête
Sera comme celui que l'Antiquité prête
A Damoclès, le Sicilien.

*

Dites adieu, vassaux, à cette poésie,
A cette fraîche fleur aux parfums d'ambroisie,
A ces aimables arts, autrefois vos amours.
Vassaux, il faut partir : la Prusse vous appelle !
Soyez son bouclier, combattez devant elle,
Et pour elle mourez toujours.

Pour vous plus de Lessing aux fécondes critiques,
De Goëthe, de Schiller aux drames historiques,
De Dürer, de Kaülbach, de Mozart, de Weber.
Vos grands hommes sont morts; leur semence inféconde,
Au lieu des Meyerbeer, ne mettra plus au monde
Que des émules de Wagner.

*

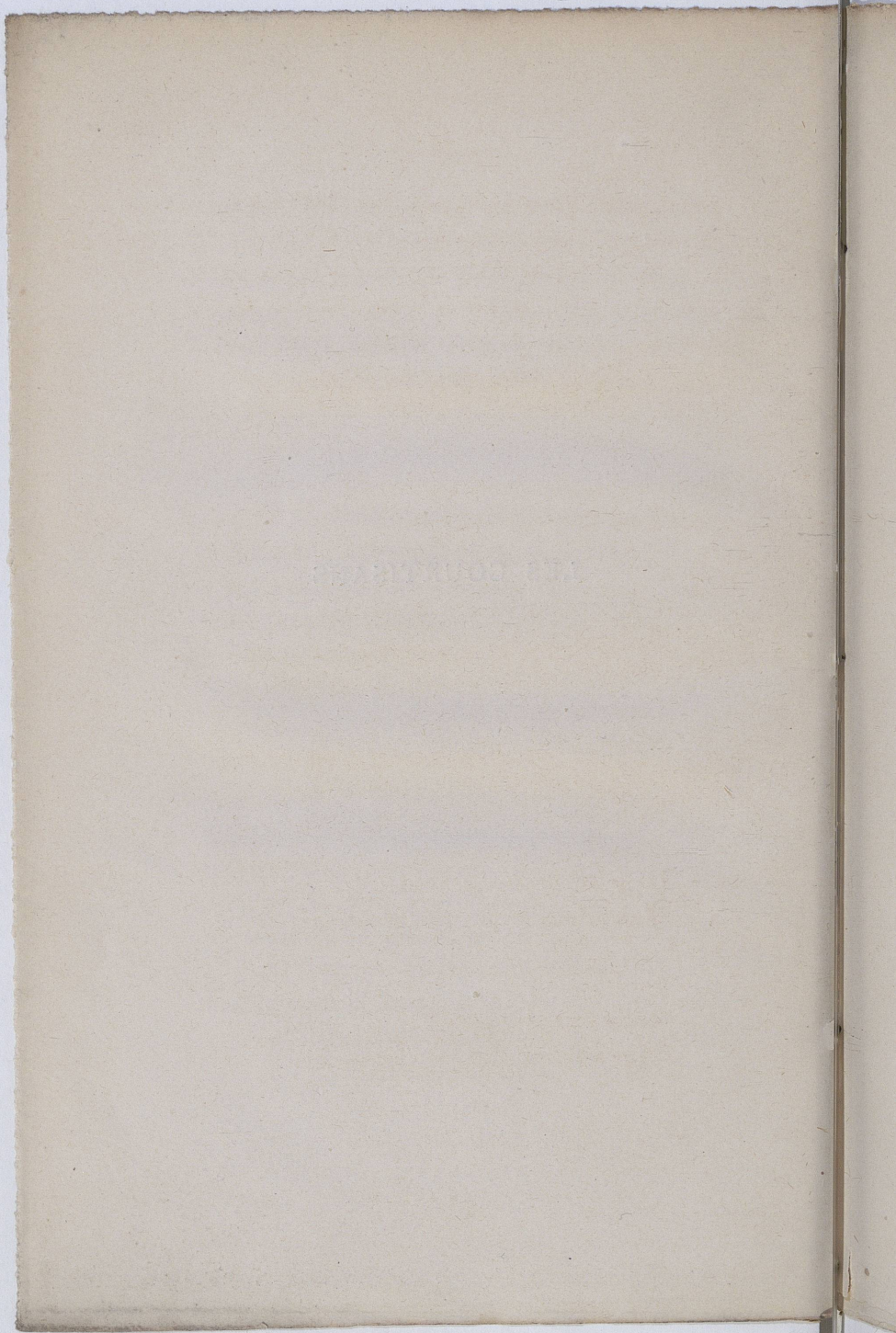
Vous n'aurez même plus pour animer vos âmes
Des Koërner et des Arndt aux paroles de flammes,
Car vous ne combattrez que par ambition.
Le poëte-guerrier n'a d'hymne poétique,
Que s'il chante un sujet qui soit patriotique
Et digne de sa nation.

*

Mais qu'entends-je? Une voix vient se joindre à la mienne.
Est-ce un écho lointain que la brise ramène,
Et qui vient sur mon luth murmurer sourdement.
L'écho grandit... — Soudain une figure sombre
A mes côtés ricane, et m'approuve dans l'ombre :
C'est Henri Heine, un Allemand.

8 avril 1871.

LES COURTISANS



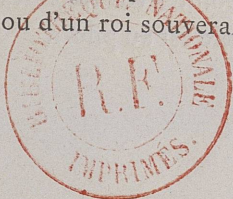
LES COURTISANS

I

O courtisans, meute de traîtres,
Esclaves de toute grandeur,
Valets, ne cherchez plus de maîtres !
Consolez plutôt le malheur.
N'imitiez donc point les Sicambres ;
Dans de nouvelles antichambres
Ne brûlez point vos anciens dieux.
Assez belle fut la curée !
De grâce, gardez la livrée
D'un prince pour vous généreux.

*

Je sais fort bien qu'après du trône
Du peuple ou d'un roi souverain,



Vous savez cueillir quelque aumône,
Comme le pauvre du chemin ;
Je sais fort bien que votre échine
Avec promptitude s'incline
Devant le premier soliveau
Ou devant la première grue,
Qui sur nous tombe de la nue,
Comme chez Phèdre, au bord de l'eau.

*

Vous avez joué votre rôle,
Acteurs chamarrés de la cour ;
Je veux vous marquer à l'épaule,
Vous dénoncer au roi du jour.
Je veux déchirer vos parures.
D'autres sans vous ont des parjures
Et sur les lèvres des serments ;
Ne venez point grossir leur nombre ;
Rentrez plutôt au sein de l'ombre,
Allons ! remportez votre encens.

*

Pour vous plus de chaises curules :
Le pays est trop appauvri
Pour appointer vos ridicules ;
Votre place est au pilori.

Votre grimaçante figure
Pleine de fard et de peinture
Est digne du fouet des Gilberts.
Je l'userais sur votre joue,
Si je ne croyais voir la boue
Souiller l'hermine de mon vers.

*

A leur juste prix j'apprécie
Vos trahisons, ô courtisans ;
Vous comptez une apostasie
Pour chacun de vos sentiments.
Souvent on pouvait vous entendre :
— « Mon prince, à moi, pour vous défendre,
« De tout braver, jusqu'au tombeau. » —
Quand venait l'heure de vous battre,
Votre glaive, au lieu de combattre,
Restait cloué dans le fourreau.

I

Elle sera toujours la même,
Cette race des courtisans !

Au moment du péril suprême,
Loin des princes ils sont absents.
Ils voient venir le vent d'orage,
Ils en connaissent le présage,
Aussi bien qu'un vieux loup de mer.
Ils disent : — « Je sais qu'à telle heure
« Contre la royale demeure
« Écumera le flot amer. »

*

Ils rassuraient encore la veille
Le souverain qui s'alarmait,
Tandis qu'ils savaient à merveille
Que sa couronne s'abîmait :
— « Nous sommes sûrs du capitaine ;
« Un vent meilleur gonfle l'antenne,
« Plus sûrement vogue l'esquif ;
« Je vois mollir l'onde écumante,
« Ne craignons point une tourmente ;
« Nous éviterons le récif. » —

*

Toujours, oui, toujours le mensonge !
Il faut flatter le souverain,
L'endormir avec un doux songe,
Et lui cacher le lendemain.

Qu'importe si le vaisseau sombre!
Le courtisan, au sein de l'ombre,
A su mettre une barque à flot ;
Avec les siens et ses richesses,
Sans nul remords et sans tristesses,
Il gagne le plus proche îlot.

*

Il était temps !... voici l'orage
Qui soulève le sein des mers ;
La foudre mugit avec rage
Secouant ses gerbes d'éclairs.
Le vaisseau pris à l'improviste
Pendant quelques instants résiste
A la fureur de l'aquilon.
Vains efforts ! Le pauvre navire
Au sein des brisants se déchire,
Et sombre dans un tourbillon.

*

Quand le vent cesse de bruire,
Le courtisan regarde au loin,
Si par hasard quelque navire
A l'horizon n'apparaît point.
O joie ! une nef magnifique
Naît sur l'océan pacifique,

Comme un soleil à l'orient.
Elle vogue vers le rivage,
Ainsi qu'un grand cygne qui nage,
Bercé par un flot souriant.

*

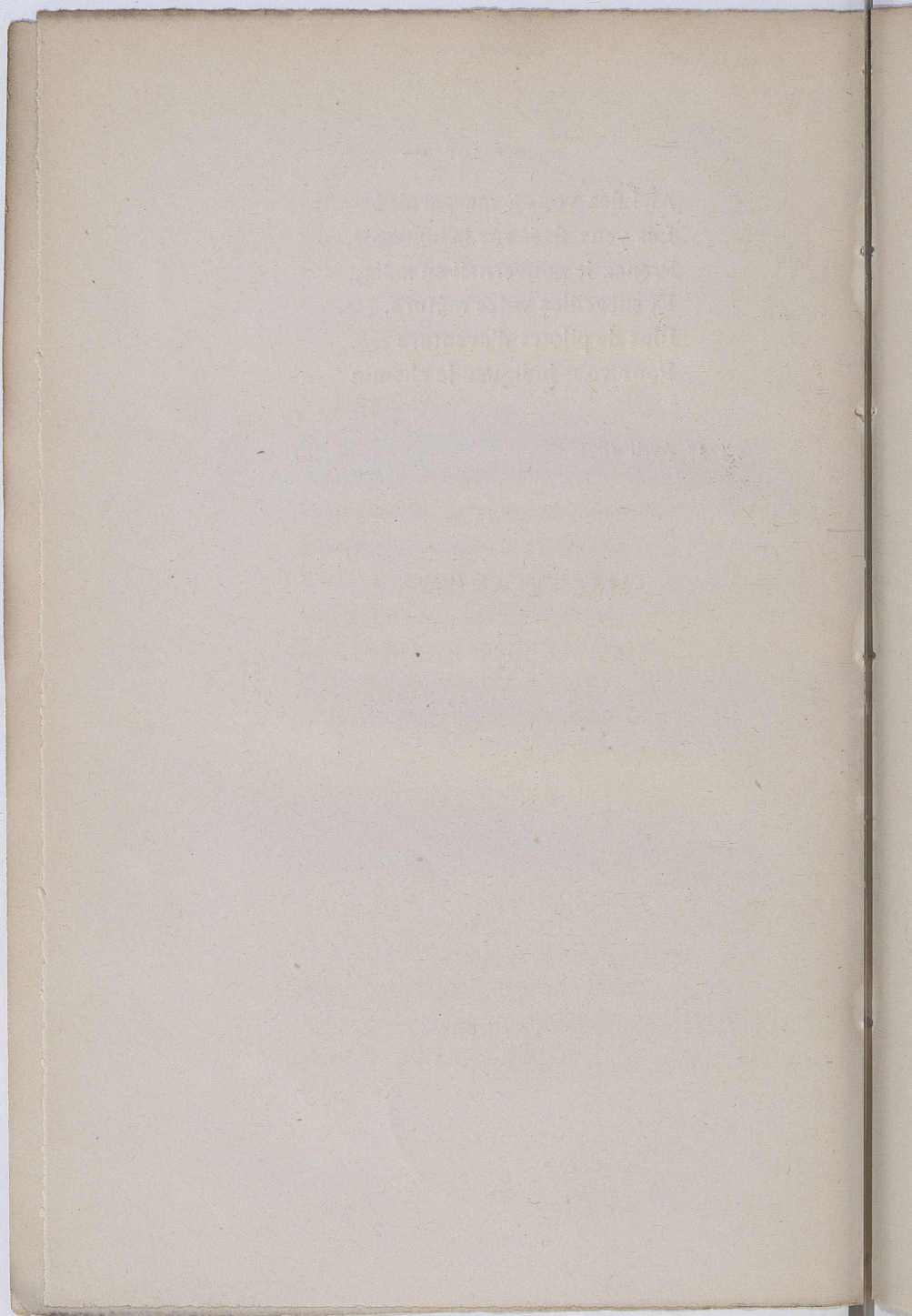
Avec le fard et la peinture,
En un clin d'œil, le courtisan
S'est refait une autre figure
Pour joindre ce vaisseau puissant.
Dieu sait avec quelle prudence,
Tout en louvoyant, il s'avance ;
Bientôt on le recueille à bord.
En attendant d'autres naufrages,
Il se rit des lointains orages,
Et gaiement vogue vers le port.

III

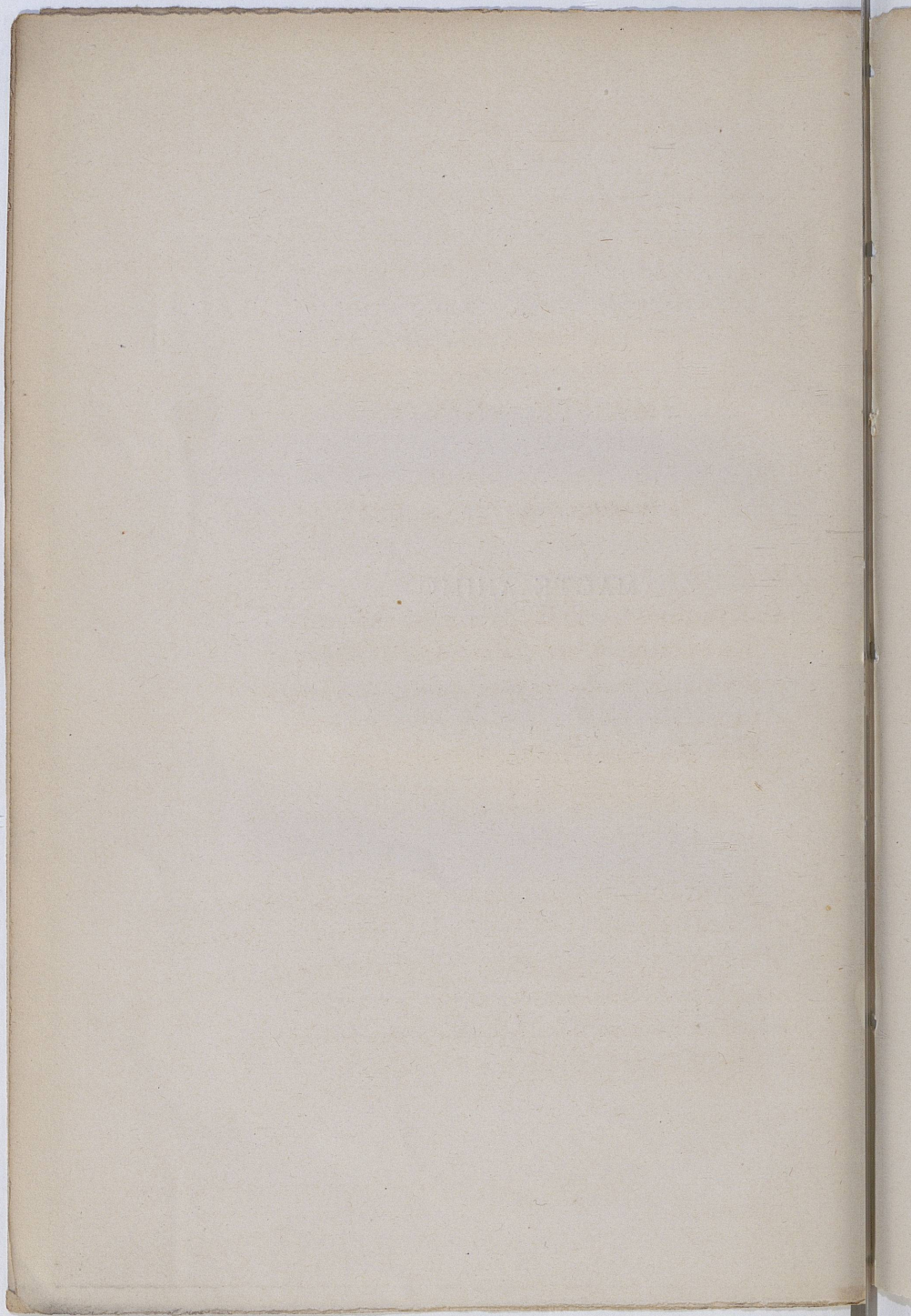
O rois, esclaves de la foule,
Allez donc voguer sur ses flots,
Allez donc affronter sa houle
Avec de pareils matelots !

Ah ! fiez-vous à ma parole !
Les yeux fixés sur la boussole,
Prenez le gouvernail en main,
Et surveillez votre mâture.
Plus de pilotes d'aventure
Pour vous indiquer le chemin

11 Avril 1871.



MACTE ANIMO



MACTE ANIMO!

A MONSIEUR RENÉ G*** DE C***

Ami, j'attends les chants de ta muse endormie.

« Nos malheurs m'ont donné l'âme de Jérémie ;

« Jen'aurais, me dis-tu, pour chants que des sanglots :

« La foule a répandu le doute sur mes rêves,

« Ainsi que l'océan sur ses immenses grèves

« Répand l'écume de ses flots.

*

« Aujourd'hui, je ressemble à ces derniers prophètes,

« Criant au peuple juif : — « Des cendres sur vos têtes !

« Malheur, trois fois malheur ! Écoutez Jéhova !

« La ville du Seigneur, Jérusalem succombe ;

« Encore quelques jours, le temple croule et tombe.

« Malheur ! loin de nous Dieu s'en va. »

Mais ce sont là les chants que de toi je désire;
Accours à l'unisson faire vibrer ta lyre
Avec mon luth plaintif, en ce siècle d'airain.
Oh ! ce serait bien beau de voir deux âmes fières,
Deux poètes amis, marchant comme des frères,
Pleins de foi, la main dans la main.

*

Non, ce n'est point assez de me dire : — « Courage ! — »
De t'écrier : — « Poète, au milieu de l'orage,
Tu chantes sur la mer, ainsi que l'alcyon. »
Tes encouragements sont des œuvres stériles.
Les bons doivent donner des exemples utiles :
L'exemple, c'est leur mission.

*

Moïse n'eût donc point été pour toi coupable,
S'il avait déposé le fardeau redoutable
De rédiger sa loi sous les yeux du Seigneur ;
S'il n'avait point broyé, le front plein de colères,
Tout rayonnant encor des divines lumières,
Le veau d'or sous son pied vainqueur ?

*

Ami, tu dois des chants à ce temps d'anathème ;
Car ce n'est point en vain que le Seigneur lui-même

D'un sacerdoce auguste a revêtu ton front.
Malheur à toi, malheur ! si tu manques d'audace,
Si ton corps se refuse à porter la cuirasse,
Pour lutter contre le dragon.

*

Ce monstre, ce dragon, c'est le vice aux cent faces,
Qu'il soit rempli de fange ou parfumé de grâces,
Qu'il se nomme impudeur ou bien impiété;
C'est cet esprit funeste aux ailes de harpie,
Qui de son ombre vient voiler le front impie,
Et troubler la société.

*

Oui, le vice a tout fait pour que Dieu nous abhorre.
Paris dans son orgie a dépassé Gomorrhe;
Nous aussi, nous portons le bandeau de l'erreur.
Aujourd'hui l'étranger et les guerres civiles
Punissent durement et nos champs et nos villes.
Redoutons la main du Seigneur.

*

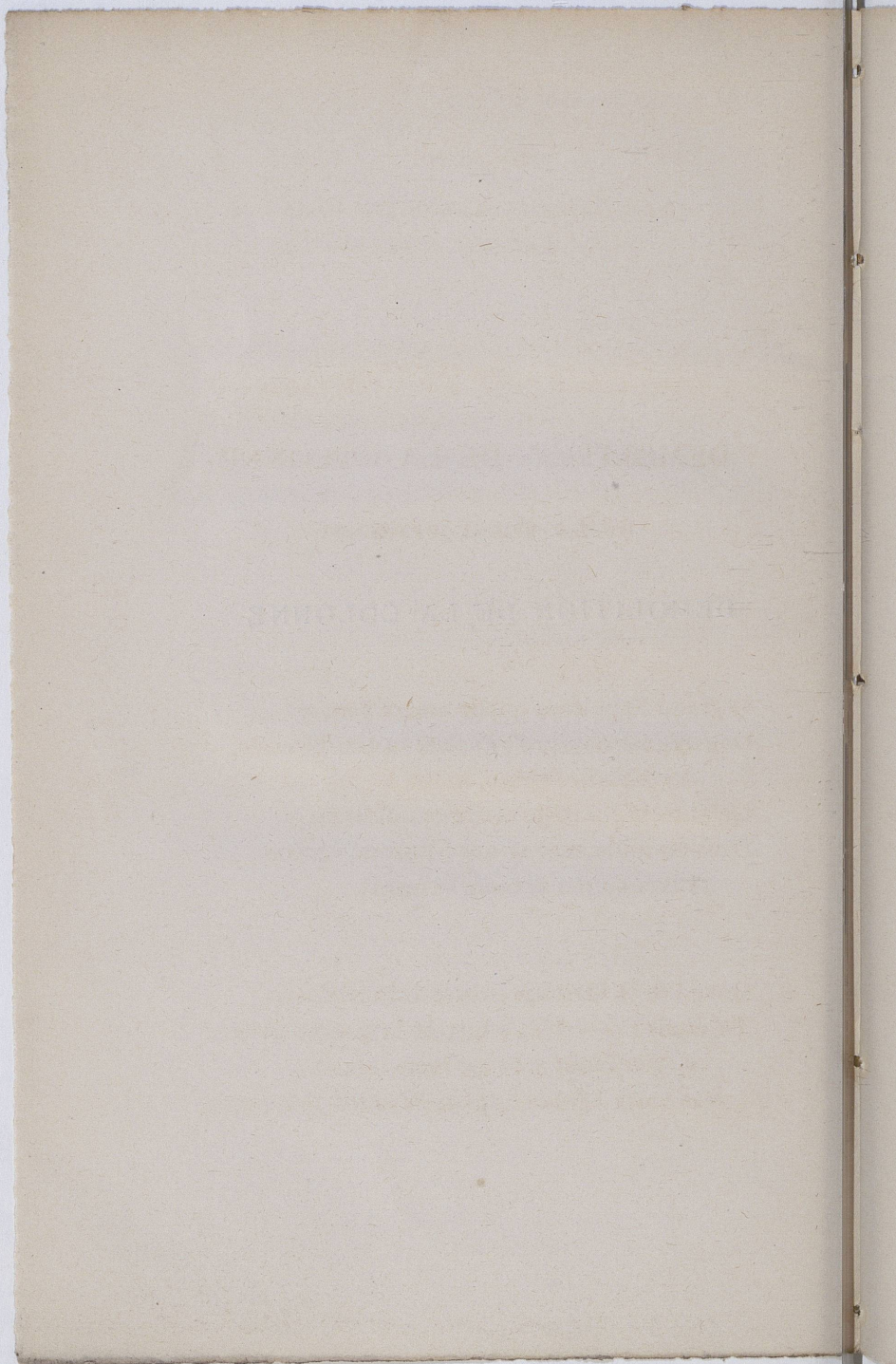
Mais quand la trahison et les haines funestes
Des pouvoirs écrasés se disputent les restes;
Quand l'émeute en haillons, terreur des innocents,
De même qu'une folle à l'hospice échappée,

Parcourt les carrefours, brandissant une épée
Dont elle blesse les passants ;

*

C'est l'instant, ô René, c'est l'instant pour la lyre
De calmer les transports de l'émeute en délire ;
Les accents de David calmaient ainsi son roi ;
C'est l'instant de montrer un peu d'indépendance,
De laisser entrevoir au loin la Providence,
L'instant de sonner le beffroi.

DEMOLITION DE LA COLONNE



SUR LA

DÉMOLITION DE LA COLONNE

DE LA PLACE VENDÔME

I

O grand Napoléon, quelle amère pensée
Doit régner aujourd'hui dans ta tête bronzée,
 Au faîte du trône d'airain
Qu'autrefois a taillé ta droite colossale
Dans les mille canons que l'Europe vassale
 Livrait à ton bras surhumain !

*

Quand tu le bâtissais ce bronze indélébile,
Tu disais : — « L'étranger et la guerre civile
 « Viendront y briser leurs fureurs ;
« Mes vieux héros sculptés, l'orgueil de la patrie,

« Arrêteront les rois et le peuple en furie
« Qui craindront encor l'Empereur. »

*

Oh ! combien était vaine, alors, ton espérance,
Rêve prodigieux d'un génie en démence,
Étincelante illusion !
Plus tard tu vis ici l'étranger apparaître ;
En lui tu reconnus jusqu'à deux fois ton maître :
Quelle amère déception !

*

Ce n'était point assez !... regarde dans la plaine !
Le Prussien est campé sur les bords la Seine
Hélas ! pour la troisième fois ;
Pendant que sous tes pieds la populace armée,
Maîtresse de Paris, lutte contre l'armée
De la pauvre France aux abois.

*

Ce que Blücher ou Moltke, un jour, dans sa colère,
Devant Paris vaincu, jamais n'eût osé faire,
Ce peuple insensé le fera.
Quand le pays en deuil sous le Prussien succombe,
Il voudra, sous ses coups, que la Colonne tombe ;
Et ses débris il les vendra !

Un ramas d'étrangers, sans foyers, sans famille,
Rebut des nations, exploite la Guenille

Au nom de la Fraternité.

Que leur font, après tout, les gloires de la France,
Pourvu qu'avec ivresse, au soleil, leur démente
Étale sa lubricité!

*

Que leur font ce faisceau de souvenirs épiques,
Nos guerriers chérissant les combats héroïques,
Le bruit du fer contre le fer,

Le fracas des canons, la clameur des cymbales,
Répondant par une hymne au sifflement des balles,
Avec Desaix, avec Kléber!

*

Que leur font nos succès qui tiennent du prodige :
Et Jourdan sur la Sambre et Joubert sur l'Adige,
Gaëte pris par Masséna,

Pichegru s'emparant des flottes assiégées :
Du levant au couchant cent batailles rangées,
Thabor, Austerlitz, Iéna!

*

« Oui, qu'importe! Aujourd'hui les peuples sont tous frères.
« A bas tous les tyrans! A bas toutes les guerres!

« Le Peuple doit tout dominer.
« Brisons les monuments de toute tyrannie!
« Que la route par nous au Droit soit aplanie.
« C'est le Peuple qui doit régner. »

*

S'ils veulent renverser la Colonne immortelle,
C'est que, dans leurs excès, ils tremblent devant elle,
C'est qu'ils redoutent l'Empereur;
C'est qu'ils ont peur de voir, un jour, leur conscience
Leur dire à son aspect: — « Tu fis servir la France
« Au profit de ton déshonneur! »

II

Oh! tu ne peux périr, Colonne trois fois sainte,
Où la foudre en tes flancs se cache à peine éteinte;
Dis-moi que tu ne peux périr!
Dis que ton bronze est fort en sa longue spirale,
Qu'il saura résister à leur main infernale;
Dis-moi que tu ne peux mourir!

*

Dis-moi que de tes flancs l'héroïque sculpture
Bravera leurs marteaux, comme la vieille armure

D'un chevalier bardé de fer,
Qui, ferme comme un roc, au sein de la bataille,
Supportait tous les coups et d'estoc et de taille
Qui pleuvaient drus sur son haubert.

*

Dis que c'est le géant de la Rome française
Qui tordit tout ensemble en sa vaste fournaise
Ton bronze et l'immortalité!
Oh! dis-moi que ton moule est gardé par la gloire!
Qu'on peut le reconstruire, en consultant l'Histoire
Où notre nom est répété!

*

Ah! c'est qu'on a besoin, en ces jours de tristesses,
D'avoir un souvenir de nos vieilles prouesses,
Avant de nous pouvoir venger;
Pour voir en ce moment, sans éprouver de honte,
Sans qu'un flot de rougeur à la face nous monte,
Sous nos murs camper l'étranger!

*

Certes, on a besoin d'un monument sublime,
Quelque bronze vengeur, quelque trophée opime,
Pour montrer à ses fiers vainqueurs;
Pour leur dire qu'aussi, lors de notre puissance,

Nous les vîmes plongés au sein de la souffrance,
Nous les vîmes verser des pleurs.

*

Voilà pourquoi, Colonne, image de victoire,
Pourquoi je veux garder les fantômes de gloire
Qui se pressent à tes côtés,
Je veux voir tes soldats, ces héros d'un autre âge,
Sortir encor vainqueurs du nouvel esclavage
De ces Vandales détestés.

III

Tremblez, vils étrangers et vile populace !
Dans le sein des Français la colère s'amasse,
Déjà votre règne est passé.
Tremblez ! j'entends déjà notre canon qui gronde
Dans le lointain ; et sans que le vôtre y réponde,
Le vrai Français s'est avancé.

*

Tremblez ! déjà j'entends, avec de longs murmures,
Au sein du monument résonner des armures,

Et comme un bruit confus de pas.
On dirait que, soudain, renaissant de leur cendre,
Les vieux héros bronzés cherchent à redescendre
Pour combattre avec nos soldats.

*

Vous avez réveillé ces ombres immortelles.
Les aigles, leurs gardiens, ont agité leurs ailes.
Craignez peut-être leur fureur !
Les foudres apaisées qu'ils portent dans leurs serres
Pourraient bien contre vous déchaînant leurs colères,
Vous renverser d'un trait vengeur.

ÉPILOGUE.

Et toi, Hugo, toi, qui célébrais la Colonne
Sur ton luth immortel, dans un vers qui résonne
Ainsi qu'une cloche d'airain ;
Toi, qui chantais jadis nos splendides annales,
Au sein des nations nos courses triomphales,
Le front pur comme un jour serein ;

Oh ! que tu dois rougir de cette multitude
Que tu flattais avec trop de sollicitude,
De ces cruels démolisseurs !
S'il est bon de songer à calmer leur souffrance,
Il faut être assez fort pour braver leur licence,
Et pour enchaîner leurs erreurs.

*

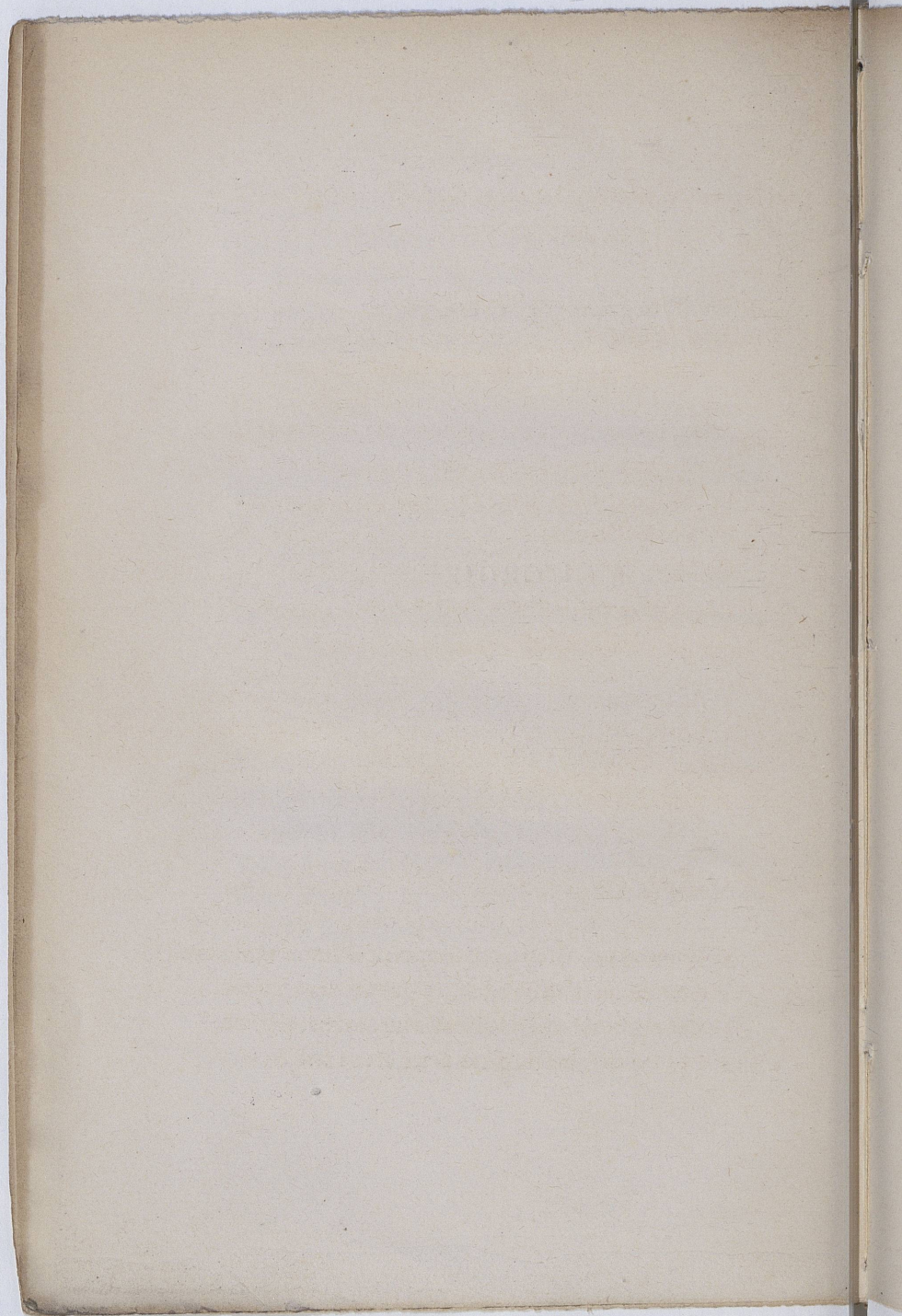
Démolir ta Colonne !... y songes-tu ?... quel crime !
Lève-toi donc, poète !... à ta lyre sublime
Attache une corde de fer.
Car tu l'as dit : — « Malheur à qui dit à ses frères,
« Dans un temps tout rongé de haine et de misères :
« Je retourne dans le désert. »

*

Me laisseras-tu seul, égoïste poète,
Exhaler mes soupirs qu'emporte la tempête
Dans une rafale de vent ?
Viens à ma faible voix unir ta voix de flamme,
Pour dompter le courroux et le bruit de la lame,
Et faire taire l'ouragan.

25 avril 1871.

L'ORGIE



L'ORGIE

Allez, nobles tribuns, ô nouvelles puissances,
Voici venir enfin l'heure des jouissances !
Le banquet vous attend ; vous aurez place tous.
Et vive la Commune, et son règne splendide !
Ce beau Paris conquis et son peuple stupide ;
Paris, ses trésors, sont à vous !

★

« Ah ! nous souffrions trop, ô tyrans, à vos portes,
« Lorsquenous ramassions, implorantes cohortes,
« Les miettes qui tombaient de vos festins joyeux.
« Aujourd'hui, grâce au peuple aux forces indomptables,
« Aujourd'hui nous mangeons à vos augustes tables,
« Nous, les pauvres, les malheureux.

★

« Bombance ! Allons, bombance... ! ô festin sans pareil !
« Comme on s'enivre bien dans un vase vermeil ;
« On sent au fond de l'âme un tourbillon divin.
« Les tyrans ont du goût pour ordonner les fêtes.

« Tant mieux ! Ils sont chassés ; et sur leurs tables prêtes,
« A nous de savourer leur vin.

*

« A nous les dignités... ! — Amis, je prends la Guerre ;
« Nommez-moi général. — C'est dit ! — Demain j'espère
« Vous mener à Versailles en vrais triomphateurs.
« — Moi, je prends la Police ! — A moi donc les Finances :
« Je veux inaugurer des réformes immenses,
« Mes amis, plus de débiteurs !

*

« Versez, versez toujours... ! La France est riche encore.
« L'absurde paysan qui nous hait, nous abhorre,
« Travaillera pour nous. — Versez donc, échantons !
« Le peuple de Paris est le maître du monde ;
« A lui d'exterminer la tyrannie immonde.
« Au peuple, mes amis, buvons.

*

« Bombance, mes amis ! Allons, faisons ripaille !
« Le peuple ne doit plus reposer sur la paille,
« Dans sa pauvre mansarde ouverte à tous les vents.
« Non, plus de désespoirs et de haillons sordides.
« Peuple, encore un effort ! et puis, des jours splendides
« Vont succéder à tes tourments. »

II

Quelle orgie, ô Français, empourpre les fenêtres
Où festoient de Paris les incroyables maîtres !
Ils sont là, ces amis du peuple souverain,
Le cœur rempli de fiel, le front paré de roses,
Au milieu du fracas de leurs apothéoses,
Semant de débris leur chemin.

*

L'orchestre épanche au loin ses fanfares bruyantes ;
C'est le concert affreux des notes éclatantes
Que lancent vers le Ciel les canons de nos forts.
Qu'on cesse de vanter les vieilles saturnales,
A l'aspect inouï de tant de bacchanales
Foulant sous leurs pieds tant de morts.

*

Tourbillonnez, tribuns, dans la danse légère !
Qu'importe si demain tombe dans la poussière
Tout ce peuple, instrument de votre bon plaisir !
Qu'importe si demain quelques milliers de mères
Sentent plus noir le bouge abritant leurs misères,
En voyant leur mari mourir !

Oui, qu'importe, après tout, si votre tyrannie,
Comme un pressoir conduit par un hideux génie,
Sans trêve, nuit et jour, écrase les Français ;
Pourvu que vous ayez une joie éphémère,
Qu'importe que la France, en sa douleur amère,
Tendant les mains vous dise : « Assez ! »

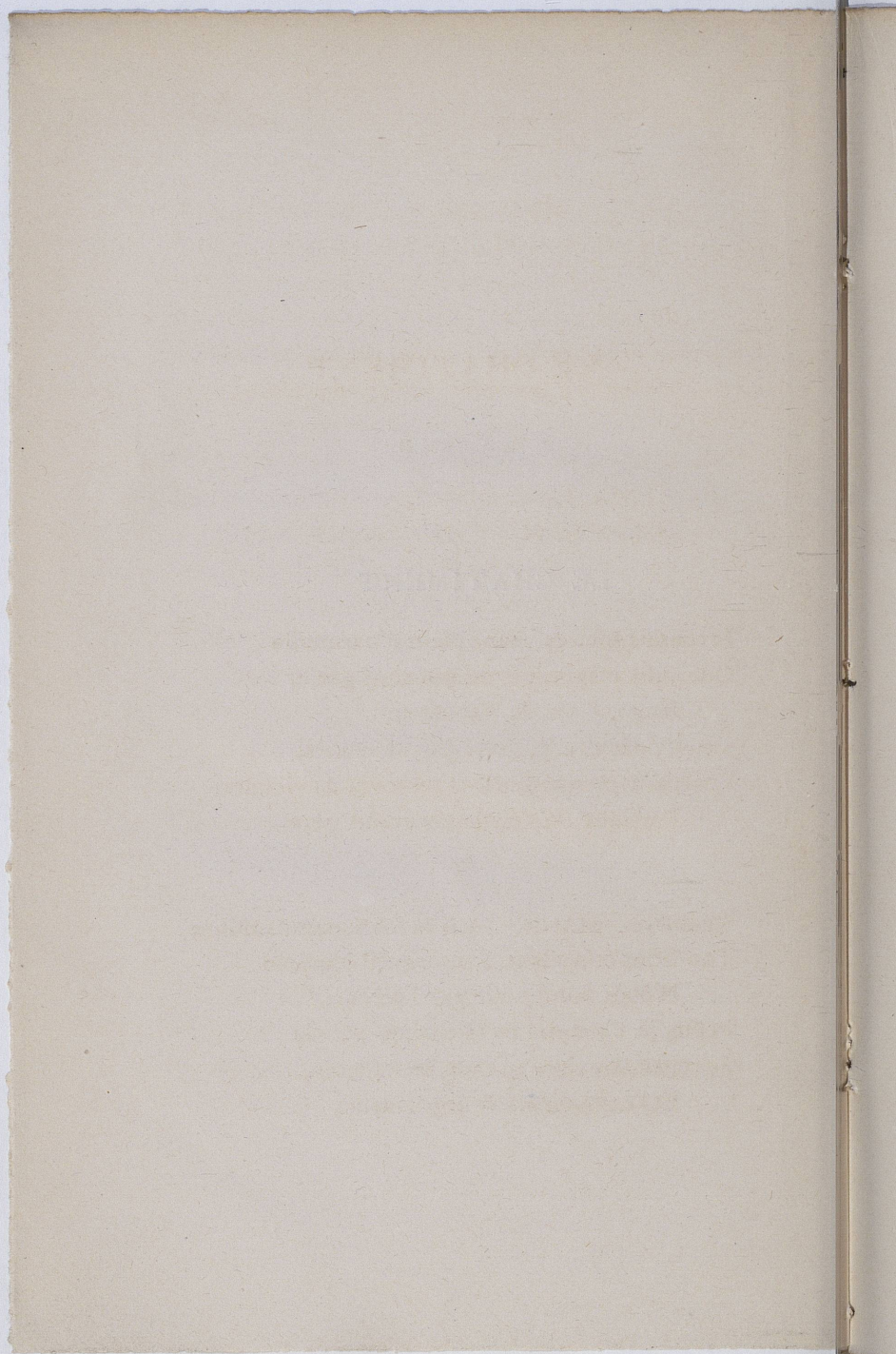
*

Dansez ! N'avez-vous pas, pour applaudir vos danses,
Et mêler leurs clameurs à vos molles cadences,
Nos ennemis d'hier campés à vos côtés ?
Le Prussien a pour vous des rires homériques ;
Il surveille, jaloux, vos sauts épileptiques
Et le cours de vos voluptés.

III

Dansez ! Dansez toujours !... Mais craignez la vengeance
De celui que maudit votre bouche en démence.
L'enfer guette sa proie, ô sinistres bouffons.
Quelqu'un saura venger notre France abattue ;
O nouveaux Balthazars, avec l'éclair qui tue
Cyrus viendra broyer vos fronts.

LE CHATIMENT



LE CHATIMENT

A M. VICTOR HUGO.

I

Je relisais hier ce chant plein d'harmonie
Que jadis inspirait à ton puissant génie,
Hugo, l'Arc de Napoléon,
Cet arc démesuré, ciselé par l'Histoire,
Ensemble monstrueux de pierre et de victoire,
Portique où s'épèle un grand nom.

*

Quand tu chantaïsi bien ce monument sublime,
Ton front étincelant d'un orgueil légitime
N'était point voilé par l'erreur.
Poète, je t'aimais ; et ta chaude pensée
Se répandait alors en mon âme glacée,
Et l'enflammait de son ardeur.

Avec toi je cherchais à voir, au sein des âges,
Comme un oiseau perdu dans le bleu des nuages,
Ton Arc paré des mains du temps,
Son fronton effeuillé, ses sculptures rongées,
Par les sombres lichens et le lierre ombragées
Dans leurs replis intelligents.

*

Les âges, suivant toi, de leur touche hardie
Devaient seuls ébrécher la grande Arche verdie
Qui gardait sa virginité.
A t'en croire, jamais le canon ou la honte
Ne devait de son front que le ciel seul surmonte
Ternir la vieille majesté.

*

Alors, sur les débris de la ville endormie,
Comme un cadavre immense à la face blêmie,
Sur ton Paris mort pour toujours,
Tu voyais se dresser un glorieux triangle
Dont la Colonne et l'Arc formaient chacun un angle
Avec Notre-Dame et ses tours.

*

Erreur ! Illusion ! Songe trop éphémère !
Toi-même de tes mains as détruit la chimère

Que tu caressais autrefois.
Regarde donc, Hugo ! la Colonne est à terre ;
Et Notre-Dame voit la grande Arche de pierre
Blessée en plus de mille endroits.

*

Paris est là fumant, ainsi qu'une fournaise,
Comme un vaste volcan, las de vomir à l'aise
Lave et rochers en fusion.
Ses porches, ses clochers aux voix tumultueuses,
Ses dômes, ses palais, ses cités tortueuses
Sont dans la désolation.

*

On dirait qu'on entend gémir, comme un murmure,
Comme un écho lointain mourant sous la ramure,
Les sons affaiblis du canon.
La guerre sociale a sévi dans sa rage ;
Hugo, tu secondais dans l'ombre son ouvrage.
Hugo, sois maudit, ô démon !

*

Ah ! pourquoi flattais-tu, dis-moi, la populace ?
Pourquoi ton grand esprit recherchait-il sa grâce,
De maints sophismes enflammé ?
Ah ! le cœur qui conçut un acte détestable

A la raison paraît mille fois plus coupable
Que le bras qui l'a consommé.

*

Il ne faut pas jouer avec la multitude :
Elle a toujours passé, dans son incertitude,
Le but qui lui fut imposé.
Toi qui l'as comparée à l'océan qui gronde,
Tu sais fort bien que seul, Dieu, le maître du monde,
Peut dompter le flot courroucé.

II

Allons ! baisse ton front, trop orgueilleux poète.
Sous le poids de nos maux on peut courber la tête
Devant la droite du Seigneur.
Grande est la majesté qui souvent s'humilie.
Le génie hors le bien marche vers la folie
Qui vient succéder à l'erreur.

*

La flamme qui semait dans Paris l'incendie,
Le marteau qui frappait la Colonne hardie,

Le canon qui de ses boulets
Mutilait les parois de l'Arche triomphale,
Tu les as suscités, dans ton erreur fatale ;
Par tes cris tu les appelais.

*

Baisse ton front, vieillard, ou crains un Dieu sévère.
S'il eut longtemps pour toi la faiblesse d'un père,
Il peut te punir maintenant.
N'as-tu pas abusé de ses dons, du génie
Dont il orna ton âme en une heure bénie ?
Poëte, crains le châtement.

*

Peut-être, il a déjà touché ton front superbe :
Les fleurs qui le paraient sont gisantes dans l'herbe ;
Ton fils est mort loin de tes bras.
Meurice est dans les fers ; Paris, ta grande ville,
Est pleine de débris, et la guerre civile
Expire devant nos soldats.

*

Tu marches dans l'exil ; et la terre étrangère,
Comme autrefois, pour toi n'est plus hospitalière.

Partout, tu peux être chassé,
Jusqu'à ce que la mort, éteignant ta paupière,
Vienne poser sa main plus froide que la pierre
Sur ton cœur saignant et brisé.

4 juin 1871.



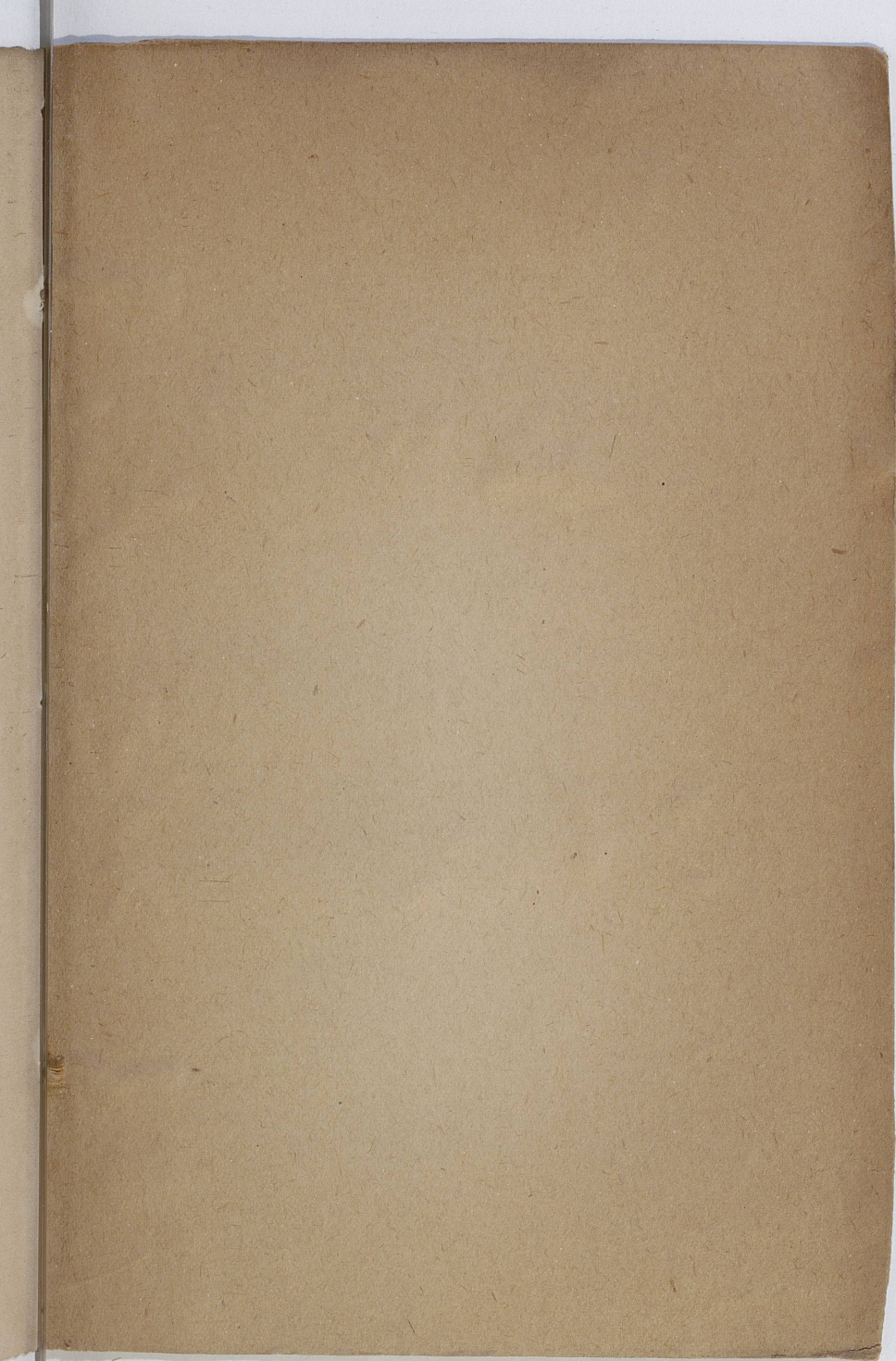
FIN



TABLE DES MATIERES

PRÉFACE.	VII
Le Siècle (Prélude).	3
Le Poëte.	11
Le Soldat mourant.	19
Sedan.	25
Je pense à toi	35
Napoléon III.	43
Élégie.	51
Versailles.	57
Paris.	67
Nos Tribuns.	77
L'Allemagne.	87
Les Courtisans.	97
Macte animo.	107
Sur la Démolition de la Colonne de la place Vendôme.	113
L'Orgie	123
Le Châtiment.	129

7



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 05643392 4

INVENTAIRE

14238

Amgol. — Nob. curimes. P. 1871.